

PER

J-451

BAnQ *regard différent sur notre société»*

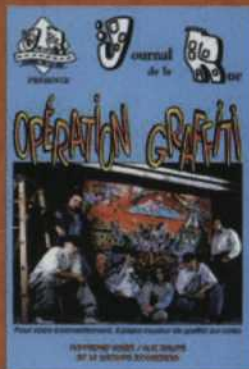
Vol. 20 N°1, Septembre-Octobre 2011

Espace pour la vie,
espace pour le Graffiti

- Gang de rue
- Rap en région



Taxes et livraison
incluses



Operation
Graffiti 23,55\$



12,90\$ Hip Hop
et Soul
RÉFLEXIONS



12,90\$ Hip Hop
ILL LEGAL



DVD Spectacle Hip-Hop
et orgues classiques 25,00\$

Merci pour votre abonnement

Cher lecteur,

Je profite de cette occasion pour vous remercier de votre aide et de votre soutien à notre mission auprès des jeunes. C'est grâce à votre implication et à votre abonnement que nous pouvons continuer à offrir des services attrayants.

Écrire est aussi une contribution importante. Dans Reflet de Société, tout citoyen peut prendre sa place et livrer son témoignage. Par la poste ou directement sur le forum de notre site Internet, vos commentaires contribuent à la richesse de nos débats de société.

Lire Reflet de Société, c'est déjà agir.

Raymond Viger

- Abonnement
- Operation Graffiti 23,55\$
- CD Musique RÉFLEXIONS 12,90\$
- CD Musique ILL LEGAL 12,90\$
- DVD Le Choc des Cultures 25,00\$

taxes et transport inclus

Oui
Je m'abonne

TOTAL

- 1 an - 6 nos. 37,95\$
- 2 ans - 12 nos. 65,99\$
- 3 ans - 18 nos. 89,95\$

taxes incluses

P.S. Abonnez-vous en ligne au www.editionstnt.com
Quelques clics de souris suffiront pour nous apporter
votre soutien!

OK

Prénom: _____ Nom: _____

Adresse: _____

Ville: _____ Province: _____

Code Postal: _____ Tél.: _____

Courriel: _____ Date: _____

No. Carte: _____ Date d'expiration: _____

Signature: _____

VISA MASTER CARD AMEX International 39,00\$ Cad. 1 an

Toute contribution supplémentaire pour soutenir notre travail est la bienvenue.

Reflet de Société

Le citoyen au cœur de notre mission

Un regard différent, critique et empreint de compassion
sur les grands enjeux de société

Un espace ouvert aux lecteurs pour prendre la parole, partager
leurs expériences et faire progresser les débats

Un magazine d'information entièrement indépendant,
financé par ses milliers d'abonnés aux quatre coins du Québec

Tous les profits générés par la vente de Reflet de Société sont
remis à l'organisme Le Journal de la Rue qui offre
des services de réinsertion sociale aux jeunes.

Merci de vous abonner à Reflet de Société et de soutenir notre mission.

4233 Ste-Catherine Est. Montréal, Qc H1V 1X4 Tél : (514) 256-9000 ISSN 1615-4774
Sans frais : 1-877-256-9009 Fax : (514) 256-9444 Internet : www.refletdesociete.com



Éditorial

Pendant ce temps, sur la planète communautaire



RAYMOND VIGER

www.raymondviger.wordpress.com

DES ILLUSTRATIONS ÉQUITABLES

Le Café-Graffiti, avec le soutien du Fonds régional d'investissement jeunesse (FRIJ), débute un nouveau projet qui s'étalera sur une période de trois ans.

Le projet se divise en deux volets. Le premier sera de créer les archives du graffiti à Montréal, de ses débuts à aujourd'hui. Les artistes, les lieux, les événements qui ont marqué l'histoire de cet art de la rue à Montréal, seront mis en ligne pour le bénéfice de tous.

Le deuxième volet verra la création d'une salle d'exposition virtuelle permettant aux artistes issus de différentes cultures de trouver un espace de diffusion pour leurs œuvres. Une série de petites boutiques artistiques pour présenter leur créativité, leur cheminement et leurs différentes réalisations.

Finalement, le centre d'achat virtuel mettra en vente les produits des artistes. Vous y retrouverez toiles, T-shirts, cartes de souhaits, affiches, etc. Le projet débute aujourd'hui sur le site www.editionstnt.com. Vous pouvez déjà commander vos cadeaux et vos cartes de Noël. Chaque mois des nou-

veautés seront mises en ligne. Venez nous visiter régulièrement.

AIDEZ, C'EST GRATUIT

Un nouveau projet dynamique et original vient de voir le jour. Köse, pour soutenir le financement d'organismes communautaires.

Il s'agit d'un partenariat entre les organismes communautaires et les entreprises. Köse publie une infolettre mensuelle annonçant les activités des organismes communautaires. À chaque fois qu'un membre ouvre la lettre, 5 sous sont remis à l'organisme communautaire de votre choix. Sur les côtés de cette lettre, vous avez des publicités de marchands : ce sont eux qui payent les frais de diffusion ainsi que l'argent qui sera remis aux organismes communautaires.

Ça ne vous coûte rien et permet à des marchands d'investir un budget publicité vers le communautaire qui s'en trouve gratifié. Une excellente formule qui mérite qu'on y participe.

Pour débiter votre soutien gratuit à notre organisme, allez vous inscrire à l'infolettre sur le site www.makose.ca/fr. À droite, sous ABONNEMENT, vous pouvez dérouler une liste d'organismes communautaires. Vous pouvez choisir Reflet de Société ou Café-Graffiti. Vous inscrivez votre nom et votre courriel. C'est tout. Une fois par mois, vous recevrez l'infolettre qui vous donnera des nouvelles des différents organismes communautaires.

Si vous hésitez entre le Café-Graffiti et Reflet de Société, pas de problème, vous pouvez aider les deux. Il suffit d'avoir une deuxième adresse

courriel et vous pourrez ainsi aider les 2 projets. La seule chose que vous aurez à faire : ouvrir l'infolettre que vous recevrez mensuellement.

VERNISSAGE À CIEL OUVERT

Pour une 7^e année consécutive, le Café-Graffiti a réalisé les décors des vitrines de Maison Simons. Pendant 6 semaines, du 2 août au 6 septembre, 34 toiles d'artistes graffiteurs se sont retrouvées dans les vitrines de 5 magasins de la Maison Simons.

Merci à Richard et Peter Simons ainsi qu'à tout le personnel de la Maison Simons qui ont permis la réalisation de ces vitrines par les artistes graffiteurs.

LE GRAFFITI EN ORBITE

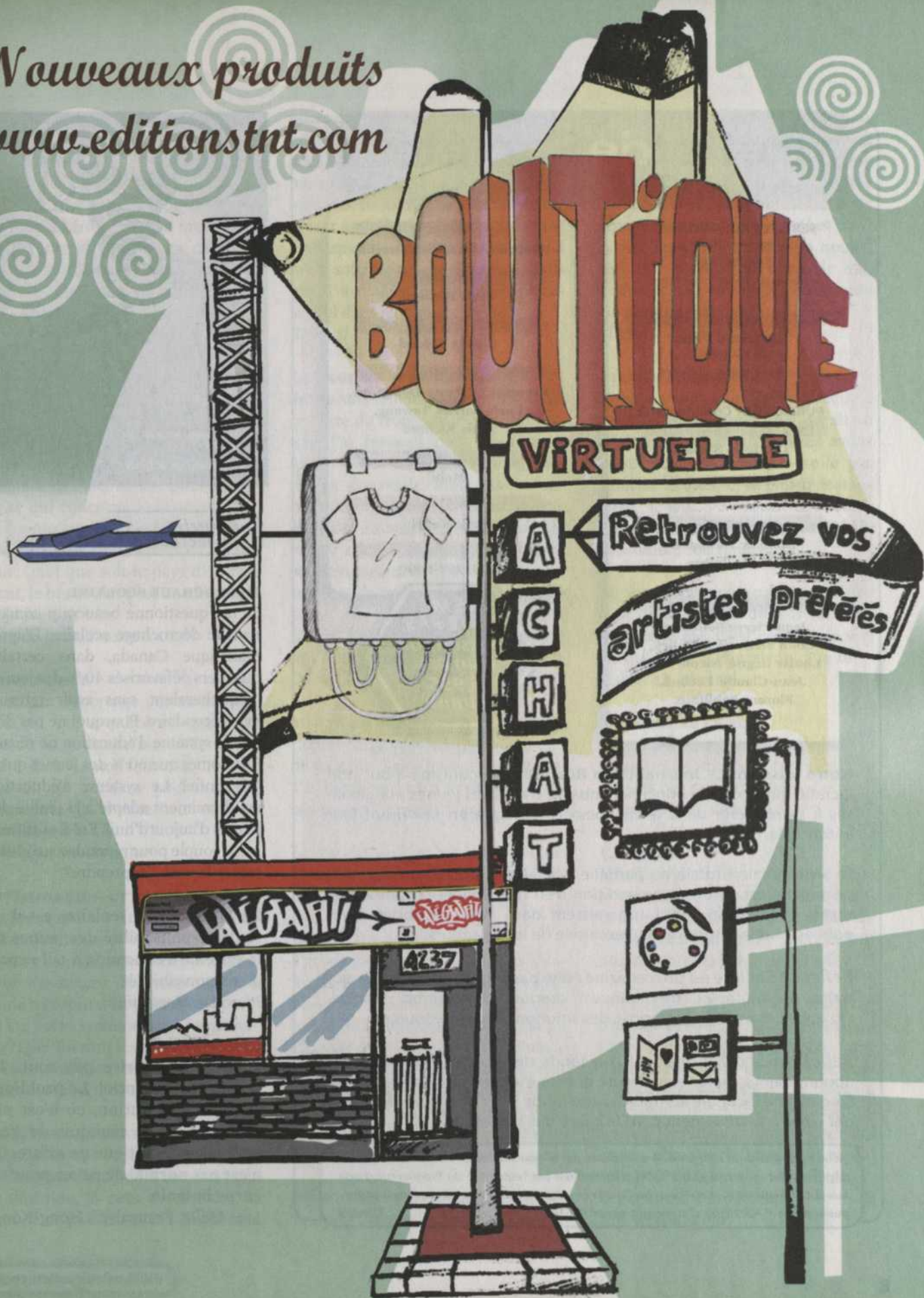
Pour délimiter les zones de construction du nouveau Planétarium qui déménage près du Stade olympique, une palissade de 350 pieds a été installée. Une équipe de 4 graffiteurs y a réalisé une gigantesque murale qui demeurera en place jusqu'en septembre 2012, au moment de l'ouverture du Planétarium. Cela vous laisse amplement le temps d'y faire une petite visite.

UNE NOTE D'IMPLICATION

En juin dernier, pour une 6^e année consécutive, le professeur de piano classique Ginette Charest-Cyr et ses élèves ont offert leur concert de fin d'année pour soutenir notre organisme. Une occasion toute particulière pour Danielle et moi de prendre un temps d'arrêt et de se laisser bercer au son du piano.

Merci à tous pour votre chaleureuse présence et votre implication.

Nouveaux produits
www.editionstnt.com



Reflet de Société

SERVICES AUX ABONNÉS

Changement d'adresse
(514) 256-9000
abonnes@refletdesociete.com

ÉDITEUR / RÉDACTEUR EN CHEF

Raymond Viger
(514) 256-4467
raymondviger@hotmail.com

PUBLICITÉ ET COMMANDITE

DIRECTRICE ADMINISTRATIVE

Danielle Simard
(514) 256-9000
journal@journaldelarue.ca

JOURNALISTES

Dominic Desmarais
Lucie Barras

COLLABORATEURS

Jean-Pierre Bellemare,
Colin McGregor, Malick,
Louise Gagné, Nicole Viau
Jean-Claude Leclerc,
Florent Babilote.

PUPITRE

Gabriel Alexandre Gosselin

GRAPHISME

Janie Richard

PHOTO DE COUVERTURE

Claude Lafond

PHOTOGRAPHES

François Laplante-Delagrave,
Lucie Barras, Tawang,
Janie Richard

ILLUSTRATIONS

Mabi

CORRECTION

Marie Kabel

CAFÉ-GRAFFITI

(514) 259-6900

**NE ME
JETTE PAS,
passe-moi
à un ami
6,95\$
l'unité**

ABONNEMENT VOIR P. 33

Notre mission: Le **Journal de la Rue** est un organisme à but non lucratif qui a comme principale mission d'aider les jeunes marginalisés à se réinsérer dans la vie socioéconomique en favorisant leur autonomie.

La reproduction totale ou partielle des articles pour un usage non pécuniaire est autorisée à condition d'en mentionner la source. Les textes et les dessins qui apparaissent dans *Reflet de Société* sont publiés sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

Reflet de Société est un magazine édité par le **Journal de la Rue** qui traite de multiples thématiques: drogue, prostitution, suicide, violence et santé. On y propose des solutions et des ressources.

Reflet de Société dispose d'un fonds de réserve provenant des abonnements. Au fur et à mesure que les magazines vous sont livrés, l'organisme récupère les frais dans ce fonds. C'est une façon de protéger votre investissement dans la cause des jeunes.

Nous reconnaissons l'aide financière accordée par le gouvernement du Canada pour nos dépenses d'envoi postal et nos coûts rédactionnels par l'entremise du Programme d'aide aux publications (PAP) et du Fonds du Canada pour les magazines. Convention de la poste-publications n° 40025160, n° d'enregistrement 07638.

Canada



Courrier du lecteur



DÉCROCHAGE SCOLAIRE

Je me questionne beaucoup concernant le décrochage scolaire. D'après Statistique Canada, dans certains quartiers défavorisés 40 % des jeunes décrocheraient sans avoir terminé leur secondaire. Pourquoi ne pas dire que le système d'éducation ne réussit à diplômer que 60 % des jeunes qu'on lui confie? Le système d'éducation est-il vraiment adapté à la réalité des jeunes d'aujourd'hui? Est-il suffisamment souple pour répondre aux différentes façons d'apprendre?

Le décrochage scolaire est-il la seule responsabilité des jeunes ou le système d'éducation a-t-il sa part de responsabilité?

Pierrette Mongrain

PROSTITUTION

L'argent n'autorise pas tout. Le respect est essentiel. Le problème avec la prostitution, ce n'est pas uniquement le manque de respect, c'est le fait que ça existe. Ce n'est pas normal de payer pour un corps humain.

Lisa Méliá, Française à Hong-Kong

WWW.refletdesociete.com

LE BÉNÉVOLAT

Je fais du bénévolat depuis 45 ans. Je ne demande rien en retour. Je veux juste aider mon prochain. Pour ne pas brûler mon énergie, je reste à l'intérieur de mes limites. Même si parfois ça dépasse ma capacité. Certains sont individualistes dans leur implication. Je pourrais écrire des histoires d'horreur et de bonheur sans fin. Mais rien n'abîme mon intérêt pour le bénévolat, ma passion.

Michel Andreino

FONTAINE DE JOUVENCE

De plus en plus de personnes âgées donnent des leçons aux plus jeunes en ce qui concerne le bénévolat. Je fréquente aussi des jeunes qui s'impliquent sans rien demander en retour. Quel que soit le pays d'où l'on vient, le bénévolat c'est une fontaine de jouvence.

Patrick Juan, France

GANG DE RUE

Excellent reportage sur ce rapper, Général, qui a quitté les gangs de rue. Je lui souhaite une belle continuité dans sa nouvelle vie. Les occasions de rechute peuvent être fréquentes. Qu'il s'accroche et fasse confiance à la vie.

Francine, Sherbrooke

INTIMIDATION ET TAXAGE

Un jeune qui fait rire de lui à l'école, qui se fait taxer et dépouiller de ses biens, c'est inacceptable et criminel. Pour s'instruire adéquatement, un jeune a besoin d'être aimé et sécurisé. Où est le système pour les protéger? Quelles sont les actions qui sont posées pour assurer leur sécurité?

Charles Piché, Québec

LA DÉPENDANCE AFFECTIVE

La gentillesse à l'extrême, ça devient de la dépendance affective. La peur de dire non, la peur de déplaire, la peur de ne pas être aimé... Toutes ces

peurs qui nous empêchent d'être soi-même et de respecter nos limites. La dépendance affective m'a occasionné toutes sortes de déboires émotifs et financiers. Ne vivre que pour les autres et leur approbation fait mal, très mal. J'ai demandé de l'aide et j'ai réussi à m'en sortir. Seul je n'aurais jamais réussi à réaliser ce changement essentiel dans mon mode de vie.

Richard

LA RAGE DU TROP GENTIL

Je me suis tellement reconnue dans ce texte du trop gentil! Pour un instant j'ai ressenti cette souffrance qui m'habitait. Ce fut un long chemin à parcourir. Mais, une aventure vers la guérison et la liberté. Je suis aujourd'hui heureuse de m'être choisie, d'avoir fait le choix, pris l'engagement d'être heureuse et surtout, de ne plus m'oublier! C'est pour moi une recette gagnante. Merci d'avoir partagé ce texte qui m'a fait du bien!

Diane

30 ANS EN PRISON

Content de vous encourager. Heureux de vous lire. J'aide les Jean-N'arrache. J'ai dû passer 30 ans de ma vie en prison pour raisons politiques.

La vie est un combat difficile dans notre société pour les gens de la rue.

Gérard, Montréal

LA ZOTHÉRAPIE

J'ai beaucoup souffert, autant à l'école que dans ma famille. Je m'étais repliée sur moi-même, complètement isolée de l'extérieur. Un jour, j'ai pu changer de milieu et avoir la chance d'avoir un nouvel environnement sécurisant. Mais ce n'était pas suffisant. C'est au moment où j'ai adopté un rat comme animal de compagnie que ma vie a vraiment pu changer.

Je m'occupais de mon rat, j'ai développé une relation avec lui. Je

pouvais tout lui dire. J'avais l'impression qu'il me comprenait et qu'il me répondait. En réalité, il me permettait de trouver mes propres réponses. J'ai eu besoin de lui pour reprendre confiance en moi et dans la vie. Tranquillement mon nouvel ami m'a permis de m'ouvrir aux autres et de pouvoir retrouver une vie plus normale.

Lisette

DÉCROCHAGE SCOLAIRE

Nous avons la critique très facile à l'endroit des jeunes. Ne serait-ce pas nous les parents qui les avons élevé? Notre société n'a-t-elle pas valorisé la facilité, le plaisir instantané, le jeu...? Ne serait-ce l'invention d'adultes dans une société de consommation rapide?

Le jeune ne peut pas être différent de la société dont il est issu. Pour le jeune, c'est ça la vraie vie. Ce qu'il voit à la maison, à la télévision en général.

LA VIE DANS LA RUE

Cessons de nous regarder de haut et de nous plaindre de notre relève. Ne sont-ils pas nos enfants?

Mamie Diane, Beauce.

ÉPILEPSIE

L'épilepsie est un sujet tabou dans notre société. Je peux en dire beaucoup sur le sujet avec mes 15 ans de recherches pour aider mon enfant atteint, entre autres, d'épilepsie.

L'épilepsie n'est pas une maladie, c'est un problème neurologique au cerveau qui cause comme une sorte d'orage. Plusieurs causes sont possibles : à la naissance, un manque d'oxygène, un caillot sang, vieillissement accident... Pour éviter les crises, éliminez le stress qui représente 60% des causes, travailler avec la personne à son rythme.

Michel Andreino

Gambling

Naissance d'un joueur compulsif

DOMINIC DESMARAIS

Ali est d'origine algérienne. Travailleur infatigable, courtois et la bonne humeur contagieuse, le mitrentenaire traîne un boulet dont il est peu fier. Un fort penchant pour les machines à sous. Le jeu lui a tout pris. Son argent, sa dignité et ses espoirs. «J'ai abandonné toutes mes ambitions, tous mes rêves, pour jouer. J'avais 25 000\$. J'ai tout flambé. J'ai tellement eu de misère à me pardonner.»

Ali ne pensait jamais vivre un tel cauchemar. Lui qui, depuis l'adolescence, travaillait avec acharnement pour bien vivre et mettre de l'argent de côté a vu les efforts de toute une vie disparaître. Pour des machines qu'il a côtoyées sans les voir pendant 7 ans, dans les bars où il travaillait au début de la vingtaine. «Je passais devant, je les nettoyais. Mais je n'avais aucune idée de ce que c'était, jouer, comment cela pouvait affecter la vie des gens que je voyais devant les machines. L'envie de jouer ne m'avait jamais pris.»

UN PETIT 10\$

Les déboires commencent en 2003. Ali a 27 ans. Il vit tantôt chez sa petite amie quand elle n'est pas de garde comme infirmière la nuit, tantôt en appartement avec son frère. Par une nuit d'angoisse, il décide de se rendre dans un bar où il va régulièrement jouer au billard. Un des employés le convainc de jouer, sans penser mal faire. «Il m'a dit que ç'avait été une journée payante, que tout le monde gagnait aujourd'hui. Je n'avais jamais joué, ça ne me disait rien. Il m'a proposé d'essayer 10\$. J'ai mis 10\$.

-Qu'est-ce que je pourrais dire à mon grand frère...



ILLUSTRATION: RODZ ONE

Et j'ai gagné 150\$. C'est là que mon cauchemar a commencé. Trois semaines plus tard, j'avais perdu 5000\$. Et trois mois plus tard, c'était toutes mes économies : 25 000\$. Je jouais et je ne réalisais pas ce que je faisais. La piqûre m'a pris d'un coup.»

Ali n'a jamais été un gambler. Il joue sans se rendre compte qu'il a un problème. «Je suis devenu accro. Tout mon argent y passait. Moi qui ai toujours eu peur de gager de l'argent! Je travaillais et j'allais jouer. Parfois 7 à 8 heures d'affilé. J'avais

trouvé un nouveau passe-temps. Devant la machine, tu oublies tout. Les priorités, le temps. Tu es énérvé, stressé. Dès que je commençais à jouer, mon humeur changeait. Je me sentais bien aussitôt.»

Ali commence avec des petits montants puis joue de plus en plus gros. «Tu joues un 20\$, tu le perds. Tu veux le récupérer. Tu le perds. Tu veux ensuite aller chercher ton 40\$. Et tu le perds. Et tu veux le récupérer... Jusqu'à ce que tu flambes tout jusqu'à la dernière cenne.»

Sa relation avec sa copine se dégrade. Elle lui suggère de suivre une thérapie. «Même si j'avais perdu 25 000\$ en 3 mois, je ne considérais pas que j'avais un problème.» Ali cesse de manger. Il perd son appétit. Plus il dilapide son argent, plus il devient de mauvaise humeur. «Je paniquais toujours pour rien. Je m'énervais. Je travaillais de jour comme cuisinier et de soir dans les clubs et les festivals comme Juste

pour Rire. Je travaillais 7 jours sur 7. Et tout allait dans le jeu.»

Quand Ali finit de travailler le soir, à 22h, il lui reste quelques heures pour rentrer se changer et aller jouer au bar jusqu'à la fermeture. Jusqu'à ce qu'il entende parler d'un endroit où le joueur est roi à toute heure du jour. «Quelqu'un m'a demandé pourquoi, tant qu'à perdre 1200\$ au bar, je n'irais pas au casino... Ça été ma mort. Les dépenses sont devenues plus imposantes. Ça ne ferme pas, le casino. J'ai joué, une fois, à partir de 7h30 le matin jusqu'à 2h30 dans la nuit. J'ai manqué ma journée de travail. J'ai perdu 5000\$, cette journée-là. J'étais tellement furieux contre moi... J'ai voulu récupérer mon argent. J'ai commencé à espacer mes visites au casino pour y jouer avec des sommes plus grosses. J'ai économisé pendant un mois 10 000\$. Je suis allé le jouer au complet. J'allais toujours jouer seul. Jamais je n'ai appelé quelqu'un pour m'accompagner.»

Ali devient obsédé par le jeu. La nuit, il voit des cloches et des 7 dans son sommeil. Il a toujours une pensée pour sa prochaine sortie en solitaire au casino. «Dans ma tête, je savais que j'irais jouer gros prochainement. Dès que je me prévoyais une journée de congé, j'y allais. J'y pensais longtemps à cette journée. Je me voyais déjà gagner un gros montant.»

MALAISE AU SEIN DE LA FAMILLE

Ali avoue ses pertes d'argent à sa famille qui minimise le problème. «J'avais mis la faute sur eux. J'ai essayé de m'enlever la responsabilité. Eux se sentaient mal. Toute la famille savait. Mais personne ne savait que la maladie du jeu, ça existait. Et chez nous, le jeu, c'est péché. Pour un musulman, ce n'est pas bien.» Les problèmes d'Ali sont enterrés, au grand bonheur de tous. L'honneur de la famille est sauf. Ali n'a pas à se sentir mal devant les autres et confronter ses démons.

DVD Gambling

20\$ + 5\$
(taxe et frais de transport)

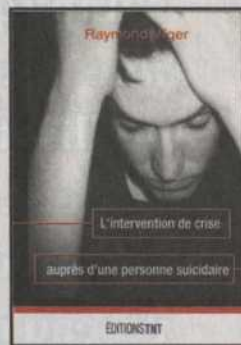
La réalité sur les jeux de hasard,
un outil de discussion pour les jeunes.

Le documentaire explore différents aspects du jeu compulsif: tentation, perte de jugement, perte de ses moyens financiers, relations détruites par le mensonge...

Le DVD se prête parfaitement au cadre scolaire ou à un groupe de discussion.

Voyez Biz de Loco Locass,
Éléonore Mainguy, ancienne croupière et
Did Tafari Bélizaire,

joueur compulsif devenu paraplégique après
une tentative de suicide, s'exprimer sur le gambling.



Simple d'approche
et accessible

Pour apprendre à:

- Détecter les signes avant-coureurs
- Survivre au suicide d'un proche.

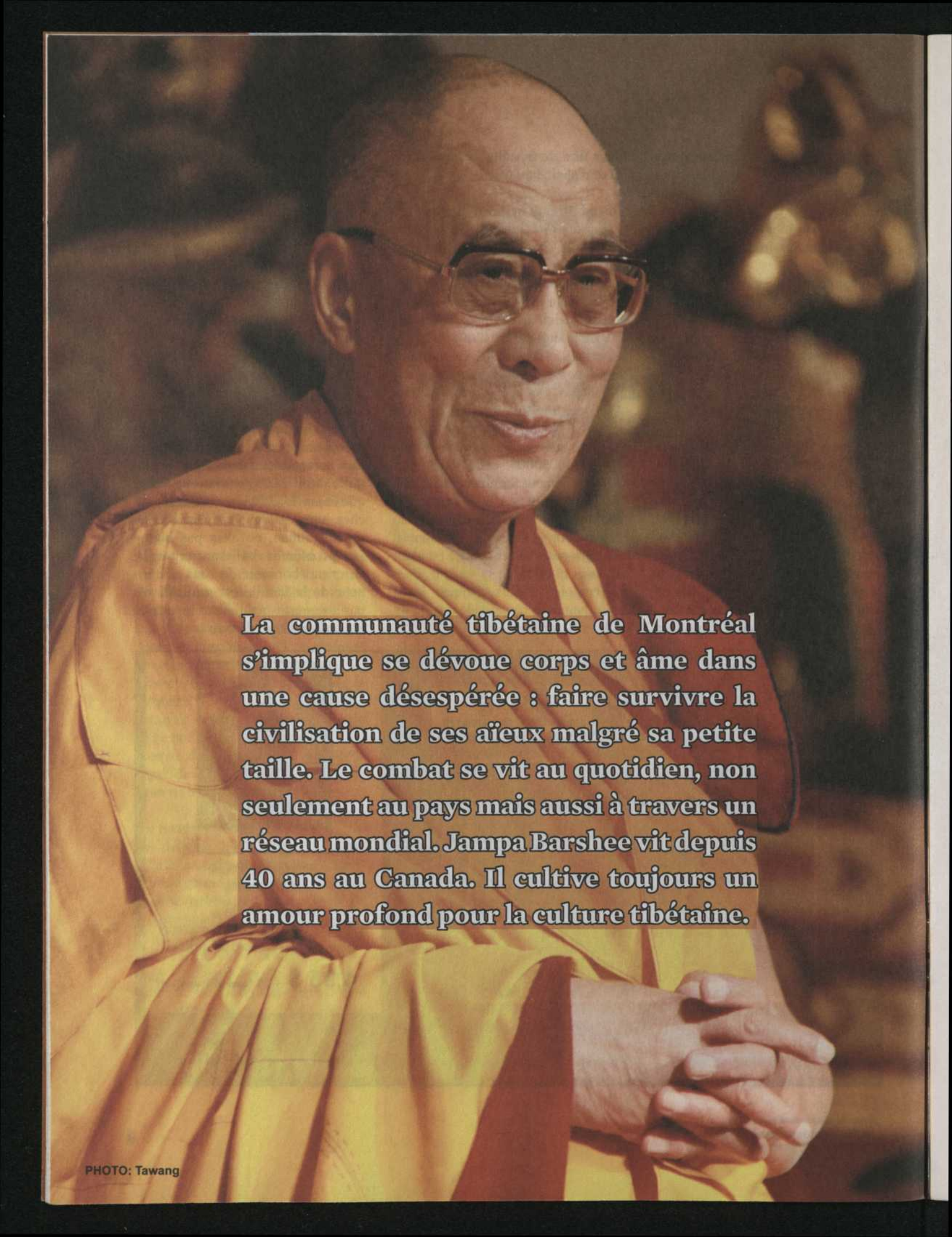
4,95 \$ + 2\$ taxe et transport

4233 Sainte-Catherine Est, Montréal QC, H1V 1X4

www.editionstnt.com (514)256-9000 ou 1-877-256-9009

ÉDITIONS TNT

WWW.refletdesociete.com



La communauté tibétaine de Montréal s'implique se dévoue corps et âme dans une cause désespérée : faire survivre la civilisation de ses aïeux malgré sa petite taille. Le combat se vit au quotidien, non seulement au pays mais aussi à travers un réseau mondial. Jampa Barshee vit depuis 40 ans au Canada. Il cultive toujours un amour profond pour la culture tibétaine.



Une civilisation en exil

LUCIE BARRAS

Montréal la cosmopolite... Dans les rues de China Town ou de la petite Italie, les discussions vont de bon train en anglais ou en portugais. Les expatriés du monde entier ne se comptent pas, tous se côtoient entre les rives du Saint-Laurent.

L'une de ces innombrables communautés a accueilli son chef spirituel le 7 septembre 2011 à Montréal: le Dalai-Lama. L'Histoire des immigrants tibétains du Québec est enracinée dans le même terreau: l'exode, en 1959. Ils sont environ 150 dans tout le Québec, à peine 500 pour tout le Canada.

Jampa Barshee a voulu témoigner en tant qu'immigré politique. Les pieds sur la terre canadienne, il s'attelle à préserver la culture Tibétaine dans la métropole, sa ville d'adoption. Au Tibet, il n'en aurait pas le droit.

UN LONG VOYAGE

Né au Tibet en 1960, Jampa traverse les cols de l'Himalaya encore bébé, sur le dos de sa mère, pour rejoindre Dharamsala en Inde. C'est là bas que le Dalai-Lama a trouvé refuge des Chinois.

En 1968, le premier ministre canadien Pierre-Elliott Trudeau, en visite en Inde, accepte l'accueil de 500 Tibétains au Canada. À 11 ans, Jampa quitte l'Inde avec son oncle, sa mère et son frère et sa demi-soeur. Son père reste. «Il avait des problèmes psychologiques. Je crois qu'en réalité, il ne s'est jamais remis de l'invasion des Chinois. Il a demandé à mon oncle de prendre soin de nous.» Quant aux deux plus jeunes de la fratrie, ils sont envoyés

en Suisse où ils seront adoptés. La famille se retrouve éclatée dans le monde entier. «Ma mère? Elle n'a jamais eu de regrets. Elle croyait au rêve du Tibet Nouveau. Notre place était auprès du Dalai-Lama.»

Dans l'idée de tout reconstruire, la famille recomposée arrive au Québec. «Mes parents ne savaient même pas où se trouvait le Canada.» Aujourd'hui, il n'y a pas plus de 200 ou 300 tibétains répartis dans tout le Québec. Principalement à Montréal, mais aussi Granby, Drummondville, Farnham, Ste-Hyacinthe ou Longueuil. Beaucoup d'entre eux poursuivent leur chemin vers l'ouest, dans la région de Toronto.

Avant de démarrer une nouvelle vie, les nouveaux arrivants passent neuf mois dans un Centre d'orientation et de formation des immigrants – à la Prairie. Les enfants partent la journée étudier à Montréal, pendant que les parents ont classe sur place. «Notre situation était unique au Québec.»

CULTIVER LES ORIGINES

«À notre arrivée, nous avons essayé de faire survivre la culture tibétaine dans notre quotidien. Nous parlions tibétain à la maison. Ma famille était très pieuse, elle a poursuivi les rituels.»

Jampa est Bouddhiste encore aujourd'hui. À Montréal, deux temples ont été créés depuis l'arrivée de la vague tibétaine. L'un se trouve à Verdun. L'autre, le plus important, à Longueuil. Les deux moines officiants sont Tibétains. Les fidèles viennent de tous les horizons, notamment du Vietnam: pas facile de prier ensemble



JAMPA BARSHEE

lorsqu'on prône des branches et des écoles différentes! Au fil du temps, les temples se développent. Un réel intérêt pour le bouddhisme se développe non seulement par la communauté vietnamienne mais aussi par la communauté blanche. De véritables échanges se créent, des liens durables aussi.

Cultiver ses attaches au Tibet passe aussi et surtout par l'engagement politique. «Au début, organiser la vie politique au Québec a été chaotique. Chacun voulait la place de leader, et nous venions tous de branches religieuses, de classes sociales différentes.»

Dans les années 90, Jampa Barshee s'implique à fond dans la vie politique. «Nous avons créé un branche locale de la Tibetan Youth Association (un mouvement mondial pour la revendication d'un Tibet libre). Nous ne manquons aucun événement : le jour de l'an, la marche annuelle du 10 mars à Ottawa. Après la venue du Dalai-Lama en 1993, je me suis un peu retiré. Mon implication affectait trop ma vie de famille.»

La communauté montréalaise se réunit tous les dimanches. L'association

PHOTOS: Janie Richard



culturelle donne un cours de langue, suivi d'un atelier d'histoire, de religion ou de karaté. «Ça peut paraître drôle, mais c'est un premier pas pour que nos jeunes sachent d'où ils viennent, tout en fraternisant.»

FAMILLE INTERCULTURELLE

«Je me suis marié à une jeune Québécoise. Au début ma famille n'a pas accepté. Ma mère voulait que je fasse ma vie avec une Tibétaine. Pour elle, cette liaison était un nouveau déracinement. Elle a bien été obligée d'accepter... Par contre, une fois marié, nous avons pris conscience, mon épouse et moi, que nos valeurs étaient trop différentes. Elle ne pouvait accepter ma culture à sa juste valeur, je me sentais incompris.» De cette union naissent 3 filles. «Ils sont bien plus Québécois que Tibétains. Elles sont restées avec leur mère, c'était important pour moi.»

Cette deuxième génération ne renie pas ses racines, bien au contraire: «elle revendique ses origines. S'il lui manque le volet Tibet, la plupart des enfants sont plus éduqués que leurs parents, et s'impliquent pour le Tibet.»

Jampa est retourné une fois en Inde, en 1992, pour voir le Dalaï-Lama. Un retour «nostalgique». Le passé ressurgit toujours. Avec la communauté locale chinoise, les rapports sont plus détendus depuis Tienanmen, comme si soudain on pouvait se comprendre.

«Avant, les relations étaient suspicieuses. Aujourd'hui, j'ai une amie chinoise, il y a 20 ans, je n'y aurais jamais songé. Bien sûr, nous réclamons notre identité. Mais, on se respecte, du moins au niveau individuel. Sur le plan gouvernemental, c'est encore une autre histoire. Le Tibet intérieur a été changé par les Chinois, dénaturé. Malgré l'intégration subie par les

Tibétains, nous ne sommes pas un seul et même peuple. Ça se voit jusqu'ici: nous ne mangeons pas, ne prions pas, ne vivons pas de la même façon.»

UNE DIASPORA ACTIVE

Aujourd'hui, les Tibétains sont bien moins nombreux au Québec qu'en Ontario. « Nous aimerions faire venir d'autres Tibétains. Mais, ils sont freinés par la barrière de la langue. Ils préfèrent les États-Unis, parce qu'ils connaissent déjà un peu l'anglais. Arriver au Québec, c'est sacrifier les premiers temps à l'apprentissage de la langue. Les gens veulent trouver du travail tout de suite. Par contre, ceux qui sont partis tester l'American dream ont tendance à revenir. Il fait bon vivre au Québec.»

La diaspora tibétaine est principalement dispersée en Inde, au

Népal, au Bhoutan, et aussi en Suisse, aux États-Unis et au Canada. Au fil des années, elle a tissé un réseau mondial. Fondé sur une Histoire et un destin commun, ce lien s'est accentué avec Internet et les réseaux sociaux.

L'engouement des occidentaux pour la cause tibétaine va en grandissant. «Le charisme du Dalaï-Lama », d'après Jampa. Les membres de la communauté sont régulièrement sollicités pour des festivals. Le 7 septembre prochain, Montréal accueillait le Dalaï-Lama. La fête s'est tenue à l'Université Mc Gill, sur le thème «Paix à travers les religions». Est-ce que Jampa était de la partie ? «Bien sûr, j'y étais en tant que bénévole. Pour tout Tibétain, c'est toujours un honneur de travailler pour Dalaï-Lama. Alors, c'est un sentiment d'honneur et de grande responsabilité qui m'anime.»

LE BOUDDHISME ICI ET AILLEURS

L'invasion du Tibet par la Chine débute en 1949 sous l'ordre de Mao Zedong, qui le considère comme un territoire chinois. En 1959, la résistance tibétaine est violemment réprimée par l'armée chinoise et le Dalaï-Lama s'exile en Inde. Le Tibet devient alors une région autonome chinoise.

Plus de 100 000 Tibétains choisissent de suivre le Dalaï-Lama et son gouvernement en exil plutôt que de voir leur civilisation détruite. D'autres réfugiés les rejoignent dans les années qui suivent. En 1967, le Dalaï-Lama lance un appel à la communauté internationale lui demandant d'accueillir les réfugiés tibétains. Le Canada ouvre ses portes à la première vague d'émigration. Une deuxième vague afflue dans les années 1990 : à la fin des années 80, les États-Unis acceptent 1000 immigrants Tibétains, dans la région de New York. Il en arrive autant illégalement. Ceux-là vivent sans situation régulière. Des militants canadiens pour les droits des tibétains les exhortent alors à tenter leur chance à la frontière canadienne. La plupart d'entre eux qui les écoutent sont naturalisés et partent dans la région de Toronto qui compte aujourd'hui la plus importante communauté tibétaine du Canada.

Deux associations clés sont dédiées à la communauté tibétaine du Québec: **TCAQ**, l'association culturelle tibétaine du Québec. **CTC**, - Canadian Tibetan Community - est davantage un lobby politique qui rassemble les Canadiens et les Tibétains.

Schizophrénie

Suis-je fou ou simplement marginal?

PAR MALICK



Ai-je les bons comportements sociaux? Mais quelle est la définition de la normalité? Afficher un beau sourire quand on vous diagnostique une schizophrénie? Dire merci quand on vous interne pour la quatrième fois? Être content quand votre beau-frère vous encourage à chercher un emploi pour schizophrène? Faire oui de la tête et s'écraser devant les docteurs qui vous disent d'accepter de prendre des médicaments toute votre vie? Je ne crois pas. Je pense qu'il est normal de vouloir être normal. Que les mers tranquilles n'ont jamais fait avancer les voiliers.

Je n'ai jamais accepté ma maladie. Je crois que je ne l'accepterai jamais. Mes amis l'ont accepté. Ils m'en parlent comme si la maladie définissait ce qu'ils sont. Ce n'est pas plus mal. Sauf que moi, je veux me battre, distancer mes craintes. C'est pour ça que je suis encore convaincu que je vais un jour avoir une femme, des enfants et un emploi.

EXAMEN DE LA FOLIE

Maintenant que le pire est passé, je peux raconter la crise existentielle par laquelle je suis passé. Si je retourne dix ans en arrière, je me rappelle la première journée de

ma tourmente. C'était la veille du dernier examen du baccalauréat. J'avais les yeux plongés dans le miroir de la bibliothèque de l'université. C'est en m'observant que j'ai eu la conviction qu'une dualité m'habitait. D'une part le démon, un mal au sens biblique, gouvernait mon œil droit. Dans l'autre œil la pureté, le bien. Dérangé par cette révélation, j'entrepris de combattre l'œil malin. Il faut dire que j'avais toujours été fasciné par les histoires de religion. Cette idée donnait un sens à mon existence. C'est donc avec cette certitude que j'ai quitté le monde réel pour m'enfermer dans un autre univers.

Des folies pour vaincre mon œil droit, j'en ai faites. J'ai crié que j'aimais Dieu dans des lieux publics. J'ai marché dans des champs sans m'arrêter. J'ai coupé des arbres en leur demandant la permission. J'ai reçu la clé du paradis des mains de la Sainte Vierge. Je m'en foutais parce que je ne faisais de mal à personne dans ma quête de me libérer du démon. De fil en aiguille, mes théories devenaient de plus en plus complexes et précises. Jusqu'à me convaincre que si tout cela m'arrivait, c'est que j'étais un ange de Dieu qui devait passer par toutes ces épreuves pour évincer le démon en moi et pouvoir accomplir une grande destinée.

L'ACTE DE TROP

Et vint le jour où ma vie bascula. C'était en soirée. J'étais monté parler à ma sœur pour la reconforter. Elle me dit que sa vie allait mal et

qu'elle avait de la difficulté à regarder l'ours en peluche que son ancien copain lui avait offert. Que ce dernier était possédé et qu'elle en avait peur. Qu'elle se sentait seule et que son chien était comme son psychologue. Elle lui parlait et il était le seul à la comprendre. Le lendemain, je prenais une hache et je tuais son chien. Elle me traita d'assassin, de meurtrier, de monstre. La police s'est présentée à la maison familiale. Je me suis retrouvé en psychiatrie.

Couché dans l'ambulance, attaché avec des sangles, escorté par quatre autos patrouilles. Les choses vont vite. Je me demandais pourquoi tout ce déploiement autour de moi. Étais-je une menace pour qui-conque? Je venais de tuer un berger allemand avec une arme tranchante. Je me sentais comme un meurtrier, quelqu'un qu'il faut craindre. Ce n'est vraiment pas agréable.

Je passai la nuit avec des gens qui tournaient en rond, qui criaient, qui parlaient de démon et de Satan. Le lendemain, on m'a transféré dans l'aile psychiatrique. J'ai rencontré un psychiatre. Je l'ai vite compris, ce que j'allais dire allait déterminer le temps que j'allais passer enfermé.

J'ai essayé d'expliquer l'histoire en minimisant mon geste et en mettant l'accent sur le fait que c'était un animal. Que jamais je n'aurais fait de mal à un humain. Tout de même, j'ai raconté tout ce que je croyais. J'étais un ange avec un œil bon et l'autre mauvais. Ça m'a fait du bien sauf que cela m'a suivi durant mon séjour en psychiatrie.

Une fois les portes magnétiques de l'aile psychiatrique franchies, il n'y plus de retour en arrière. Vous vivez

avec d'autres patients et le personnel médical. Tous les jours vous rencontrez un psychiatre. Vous mangez aux mêmes heures, vous vous couchez avec la fermeture des lumières. Il y a une hiérarchie parmi les malades de longues dates : les plus vieux sont respectés et les plus fous, craints. Il m'est arrivé de rencontrer des assassins qui, plutôt que d'être en prison, purgent leur sentence en psychiatrie. Ils n'ont pas l'air de meurtriers, souvent même ils affichent un beau sourire. Je me suis plutôt bien adapté même si je n'aimais pas être là. Je me suis fait une raison. Je me suis tenu avec ceux qui sont le moins affectés par la maladie.

«Je me rappelle la première journée de ma tourmente. C'était la veille du dernier examen du baccalauréat. J'avais les yeux plongés dans le miroir de la bibliothèque de l'université. C'est en m'observant que j'ai eu la conviction qu'une dualité m'habitait. D'une part le démon, un mal au sens biblique, gouvernait mon œil droit. Dans l'autre œil la pureté, le bien.» - Malick

FAIRE PASSER LA PILULE

A la fin de mon séjour, j'ai intégré un centre en santé mentale où j'ai fait du théâtre, du karaté, de la cuisine pendant un an. C'est là que j'ai rencontré celui qui allait devenir mon chum de consommation. Durant cette période, j'avais déjà l'habitude de consommer de la marijuana et de l'alcool. Par l'entremise de cet ami, j'ai connu le speed qui, sur le coup m'a paru

inoffensif. Sauf que la petite pilule magique est rapidement devenu un baume sur mes plaies.

Avec cette drogue, je me sentais fort et certain. Tranquillement, je me suis mis à consommer régulièrement et à sortir dans les clubs. Ce qui devenait dangereux, c'est que j'en prenais pour me sentir bien. Ma famille le savait et tout le monde en souffrait. Mes parents tentaient de me raisonner sur les dangers de cette drogue. Je n'écoutais pas. Trois fois par semaine, je passais des nuits blanches tout en sachant qu'il suffisait d'une pilule pour devenir légume. En plus je prenais des médicaments. Je faisais attention à ne pas me faire prendre mais j'étais soumis à des analyses d'urine tous les trois mois alors, forcément, le test a fini par se révéler positif.

Les docteurs ont donc décidé qu'il me fallait un traitement choc: le Portage.

Mon entrée fut difficile. J'ai dû quitter ma liberté pour entrer au TSTM (Toxicomane Souffrant de Troubles Mentaux). Tous les jours, lever à 6h45, ménage et thérapie, thérapie et thérapie.

Les premiers temps, je pensais mourir. Les cinq premières semaines sans sortie ni téléphone. Mais rapidement, j'ai changé. J'ai accepté le programme. Je m'y suis fait des amis. Je suis devenu chef de la cuisine puis chef de la communauté. J'ai même arrêté de fumer la cigarette.

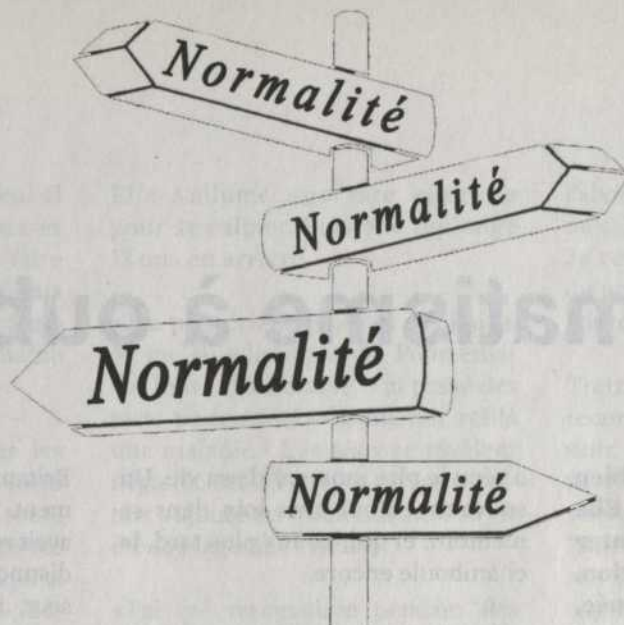
Même si j'avais beaucoup de réticence à me plier à cette thérapie, elle m'a libéré de mes habitudes. Je me suis rendu compte que je pouvais réussir à être heureux

sans drogue. Ils m'ont supporté et m'ont fait travailler mes comportements et la gestion de mes sentiments. Il m'a fallu 13 mois pour franchir les 4 étapes de réhabilitation avant de pouvoir habiter en appartement supervisé et commencer une réinsertion sociale. J'en suis sorti grandi et capable d'être autonome avec un style de vie positif.

FOLIE DE PSYCHIATRE

Une fois fiché en psychiatrie, on vous suit, vous observe, vous investigate. Il faut constamment peser ses mots. Parfois, une attitude suffit à inquiéter les médecins. Pour prévenir une crise, ils vous envoient faire un séjour de 21 jours en psychiatrie.

C'est ce qui m'est arrivé à ma troisième hospitalisation. Cela faisait huit ans que tout allait bien. Je rencontrais mon psychiatre pour fermer mon dossier. Je ne sais pas pourquoi mais pour moi c'était important. J'avais mis un habit pour la rencontre. Mauvaise idée! J'ai haussé le ton pour expliquer mon habillage.



On a appelé un «code blanc» pour moi. Quand un patient semble incontrôlable, le personnel appelle à l'aide. Un autre petit 21 jours à l'hôpital. J'ai retrouvé mes appartements dans l'aile psychiatrique. Maintenant j'en fais des blagues mais, sur le coup... Bref ce fut ma dernière hospitalisation et j'espère la dernière.

Aujourd'hui je me considère comme heureux, j'ai mon petit appartement. Je participe à un programme d'Emploi-Québec. J'écris mon histoire chaque jour avec un peu plus de confiance à chaque réussite. Je n'ai pas changé le système, c'est le système qui m'a changé! Est-ce mieux, est-ce pire?... je reste convaincu qu'un jour les injections vont cesser.

Référencer son blogue

9.95\$ (+ 2.50\$ TAXE ET TRANSPORT)

Comment assurer d'être bien référencé pour votre blogue? Comment fidéliser les internautes? Comment augmenter son trafic? Comment interagir avec les internautes qui commentent votre blogue?

Le référencement d'un blogue répond à quelques règles de base très simples. Ce guide les vulgarise et vous présente des outils simples et gratuits pour vous permettre d'être vu et lu sans avoir à vous casser la tête avec de lourdes méthodes de référencement.

RAYMOND VIGER FORMATEUR AGRÉÉ PAR LA CPMT

Disponible aux Éditions TNT. 4233 Ste-Catherine Est, Mtl. Qc. H1V 1X4.
(514) 256-9000. Sur Internet sur www.editionstnt.com



Prostitution

Un traumatisme à oublier

DOMINIC DESMARAIS

Lajournée de l'entrevue avait bien commencé pour Brittany. Elle était sereine à l'idée de raconter son expérience de la prostitution. Spontanée, articulée et enjouée, elle s'est ouverte sans pudeur ni censure. Pratiques sexuelles, relations avec les clients et dépendance à l'argent, elle n'éprouve aucun regret.

Les seules fois où Brittany devenait soucieuse c'est en abordant le sujet de sa sécurité avec la police, car elle craignait d'être fichée comme prostituée et surtout avec les clients. Le stress qu'elle vivait à chaque nouvelle rencontre était au cœur de ses préoccupations. C'est ce nouveau client, potentiel agresseur, qui la poussait à consommer davantage et c'est pour éviter ces premiers contacts qu'elle consacrait beaucoup d'efforts à se créer une clientèle régulière. C'est pour éviter les hommes agressifs qu'elle préférait recevoir elle-même les appels afin d'accepter, ou non, un nouveau client.

Dès ses débuts, sa plus grande peur était de se faire agresser. L'acte sexuel, contre rétribution, ne l'indignait pas. Elle n'a jamais culpabilisé d'avoir pratiqué la prostitution. Brittany a commencé dans la rue. Puis, elle a essayé l'agence d'escorte pour, finalement, recevoir les clients chez elle. Mais la rue, c'est le dernier sujet qu'elle a abordé. Car c'est dans la rue qu'elle

a vécu le pire moment de sa vie. Un souvenir enfoui bien loin dans sa mémoire et qui, 13 ans plus tard, la chamboule encore.

C'était en août 1997. Alors âgée de 23 ans, Brittany se trouvait sur la rue Ontario. Ses annonces classées et l'agence d'escorte pour laquelle elle travaillait ne lui rapportaient pas suffisamment de clients. Ce n'était pas la première fois qu'elle vivait une accalmie, depuis ses débuts, 5 ans plus tôt et à chaque fois, elle retournait à la rue, son dernier recours.

«J'ai été traumatisée pendant des mois. J'en faisais des cauchemars. Pendant au moins deux mois, peut-être plus, je ne me souviens plus, je ne recevais que mes clients réguliers. J'avais trop peur. Mais je devais payer mes comptes et mes habitués ne viennent pas me voir toutes les semaines.» - Brittany

Elle commence sa nuit de travail à 23h30. Très rapidement, un client en voiture l'aborde. «En ouvrant la portière, j'ai eu des doutes mais je n'ai pas écouté mon instinct. Il avait la fin trentaine, le regard mesquin, les bras pleins de tatouages. Je sentais qu'il avait fait de la prison mais j'avais déjà fréquenté des gars de pénitencier.»

Britanny cesse de respirer un moment. Elle revisite une scène qu'elle avait rayée de sa vie. Elle voit encore distinctement le visage de son agresseur, revoit son viol avant même de le raconter. La jeune femme s'excuse de pleurer et reprend le fil de son histoire. «J'ai embarqué. Il a commencé à rouler. J'étais nerveuse. Ma main s'agrippait à la poignée. Quand il l'a remarqué, il s'est mis à accélérer», dit-elle la voix tremblotante.

L'homme l'emmène dans le stationnement d'un concessionnaire automobile, à l'abri des regards. Il avait accepté de payer 30 \$ pour recevoir une fellation mais, une fois le véhicule immobilisé, il tend un billet de 20 \$ à la jeune femme affirmant qu'elle n'aura pas un sou de plus. «Il m'a dit: tu vas faire tout ce que je veux sinon, ne pense même pas sortir vivante de mon char.» Brittany prend une autre pause. Elle s'excuse à nouveau. «Le pire, c'est qu'il m'a payée», dit-elle en sanglotant.

Britanny est en état de panique. Elle a peur de mourir dans cette voiture. Elle le supplie de ne pas lui faire de mal. En état de choc, elle se plie aux exigences de son bourreau. Elle est seule, sans défense, prise au piège dans un véhicule et personne pour les remarquer. Elle avait peur de fuir et d'être battue à mort. Elle ne se sentait pas de taille à lui tenir tête. «Il était très agressif. Il n'a pas eu besoin de sortir

un couteau ou une arme à feu. Il m'a empoignée par les cheveux et les tirait pour me forcer à lui faire une fellation. Sans condom. J'étais affolée. J'ai pensé le mordre. Mais j'avais trop peur qu'il se déchaîne sur moi.»

À genoux, à se faire arracher les cheveux, Brittany se sent entre deux mondes. Sa peur prend toute la place. Elle ne réalise pas les gestes qu'elle pose tant elle est paniquée. «J'étais là mais j'étais absente», décrit-elle.

Britanny poursuit son cauchemar sans s'arrêter. Les images défilent dans sa tête. Des scènes crues, dures. Le bras de son agresseur qui passe au-dessus de sa tête pour atteindre la manette du siège pour l'abaisser et forcer ainsi la jeune femme à s'allonger. «Je savais ce qui s'en venait. Je l'ai supplié de mettre un condom. Il s'est étendu sur moi. Il m'a violé toute la nuit. Pendant 4 heures. C'était interminable», dit-elle encore ébranlée.

La jeune femme a réussi à se sauver alors que son violeur se retirait pour jouir. Elle s'est mise à courir, hystérique, au beau milieu de la rue, tout en se rhabillant. Des conducteurs, apeurés par son état, ont passé leur chemin. C'est un chauffeur de taxi qui a joué les bons samaritains. Il l'a reconduite jusqu'à sa porte gratuitement.

«Il a été très gentil. Il a essayé de me calmer. J'étais toujours en état de choc. Il m'a offert d'aller voir la police. Je ne pouvais pas. La police aurait alors su que je me prostituais. Et on m'aurait dit que rien ne serait arrivé si je n'avais pas fait la rue...»

Britanny sort de son cauchemar. La tension de ses souvenirs retombe. Elle se laisse aller à pleurer.

Elle s'allume une rare cigarette pour se calmer. Puis elle replonge 13 ans en arrière.

«J'ai pris des douches et des bains. Je me suis lavée, lavée. Pour enlever toute cette crasse. J'ai passé des tests pour savoir s'il m'avait refilé une maladie.» Les tests se révèlent négatifs. Mais l'attente de ces résultats s'ajoute au traumatisme d'avoir été sauvagement violée.

«J'ai été traumatisée pendant des mois. J'en faisais des cauchemars. Pendant au moins deux mois, peut-être plus, je ne me souviens plus, je ne recevais que mes clients réguliers. J'avais trop peur. Mais je devais payer mes comptes et mes habitués ne viennent pas me voir toutes les semaines», dit-elle d'une voix résignée.

Britanny ne voit pas d'autre solution. Elle retourne à la rue. «Je ne songeais pas à me trouver une autre occupation, je ne pensais qu'à survivre.» Sur la rue, elle analyse sans cesse les clients potentiels qui

l'abordent. «J'avais peur des hommes. Même de mes clients réguliers. Je revivais mon viol avec eux. Dès qu'un client me prenait un peu vigoureusement, je l'arrêtais.»

Treize ans après le viol, Brittany reconnaîtrait facilement son agresseur. Mais avec le temps, ce visage ne revient plus la hanter. Elle est parvenue à l'oublier, à l'enfourir très loin. Pas complètement, mais assez pour vivre normalement. Sauf aujourd'hui. Le souvenir est frais. Comme si elle l'avait vécu hier. «Je ne veux plus y penser. C'était d'ailleurs mon dilemme, quand c'est arrivé. J'en parlais pour le faire sortir, mais ça me faisais trop mal car je le revivais.»

La journée de Brittany avait bien commencé. Mais son cauchemar a tout changé. Elle ira travailler dans quelques heures, un emploi légal, avec ces images sur le cœur. Puis, elle remettra ce visage au plus profond de sa mémoire. Jusqu'à la prochaine fois.

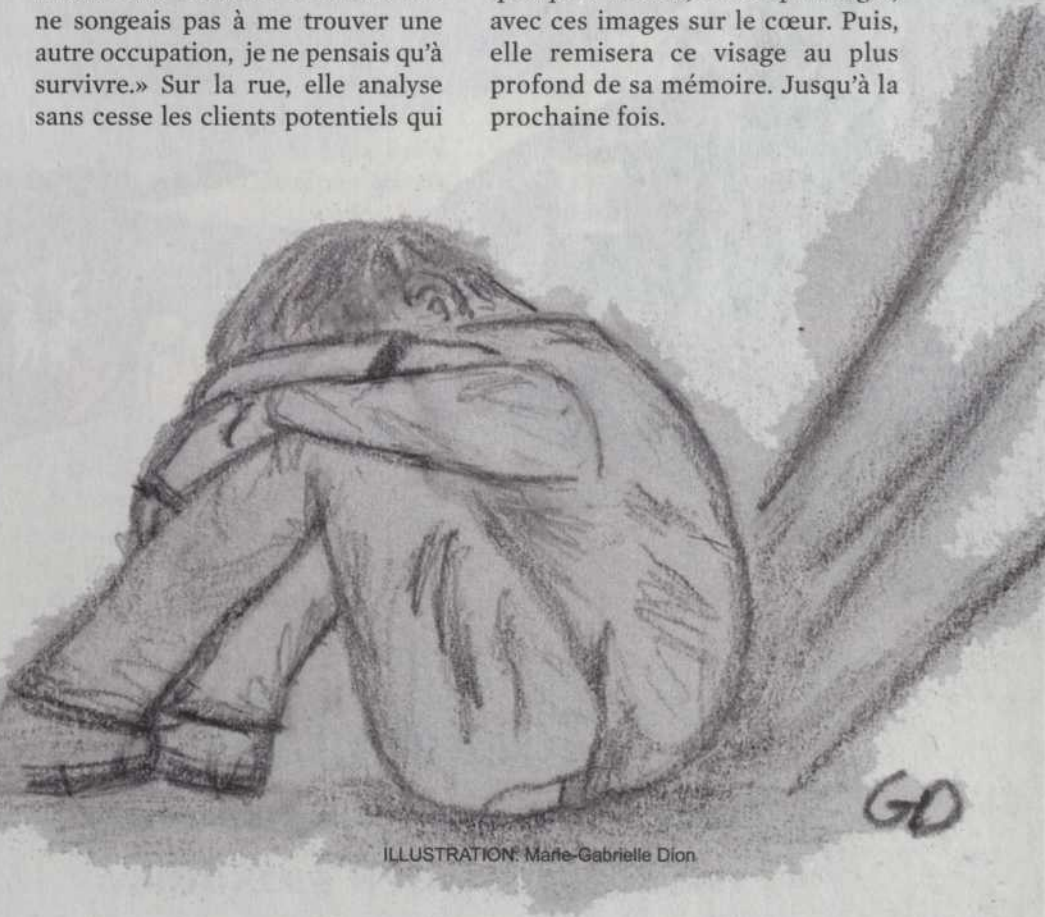
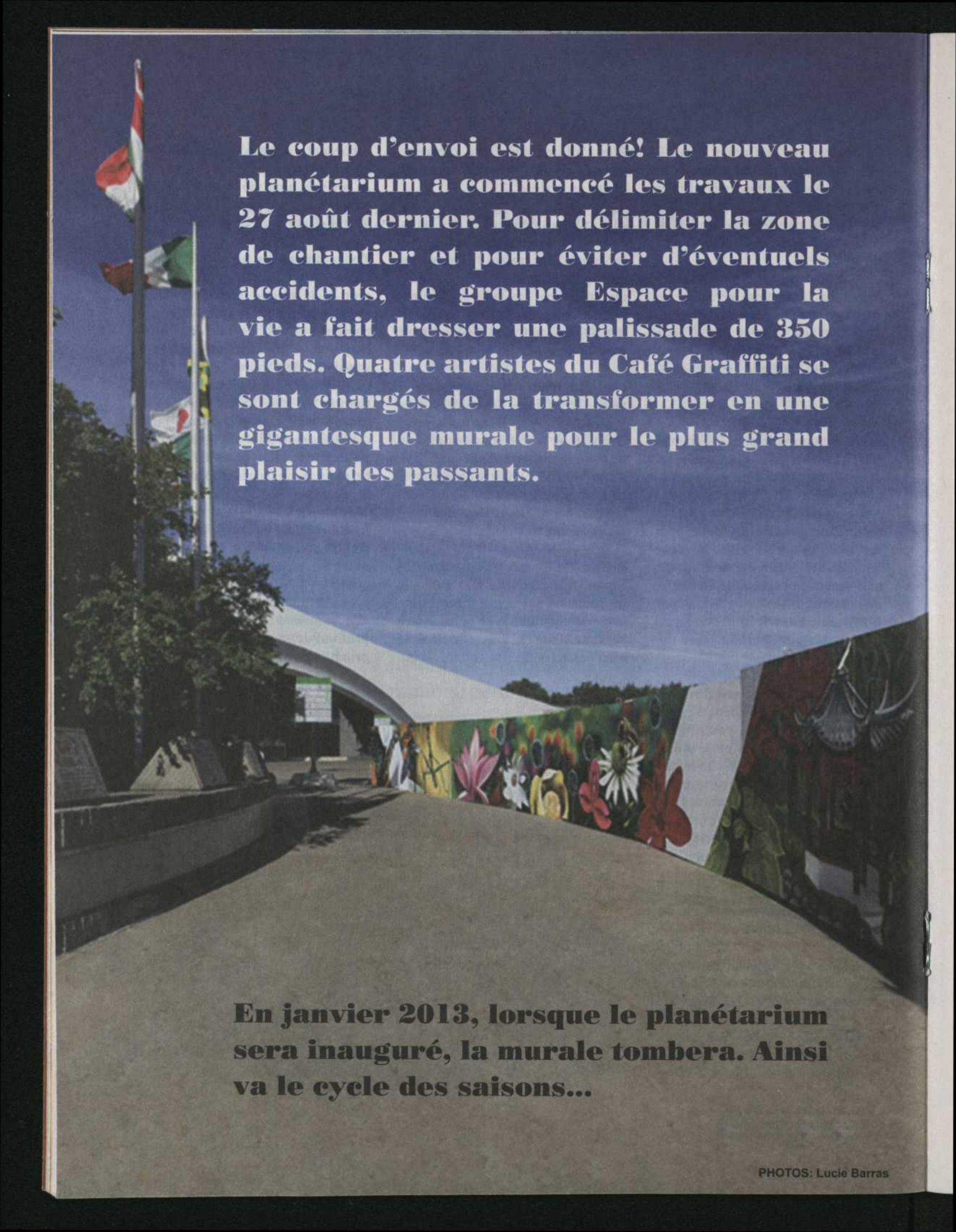


ILLUSTRATION: Marie-Gabrielle Dion



Le coup d'envoi est donné! Le nouveau planétarium a commencé les travaux le 27 août dernier. Pour délimiter la zone de chantier et pour éviter d'éventuels accidents, le groupe Espace pour la vie a fait dresser une palissade de 350 pieds. Quatre artistes du Café Graffiti se sont chargés de la transformer en une gigantesque murale pour le plus grand plaisir des passants.

En janvier 2013, lorsque le planétarium sera inauguré, la murale tombera. Ainsi va le cycle des saisons...

Le Café-Graffiti, la tête dans le cosmos

LE PLANÉTIARIUM REJOINDRA D'ICI UNE ANNÉE LE BIODÔME, L'INSECTARIUM ET LE JARDIN BOTANIQUE, DANS L'ENCEINTE DU PARC OLYMPIQUE DE MONTRÉAL POUR FORMER L'ENSEMBLE ESPACE POUR LA VIE. POUR L'OCCASION, LE CAFÉ-GRAFFITI A MANDATÉ ARPI, ÈNSU, D-CAE ET HERESY POUR PEINDRE UNE PALISSADE DE 350 PIEDS DE LONG SUR 8 DE HAUT, QUI DÉLIMITE LA ZONE DE TRAVAUX. LE JEUDI 25 AOÛT, LA PREMIÈRE PELLETÉE DE TERRE A SIGNÉ LE DÉBUT DES TRAVAUX ET PAR LA MÊME OCCASION L'INAUGURATION DE CE MUR MULTICOLE. UNE FÊTE, UNE RENCONTRE ENTRE LE PUBLIC, LES DIGNITAIRES ET LES ARTISTES, RENCONTRE ENTRE L'ART URBAIN, L'INSTITUTIONNEL ET LE PASSANT.

LUCIE BARRAS

Les papillons de la palissade seront éphémères: la grande murale en bois restera en place un peu plus d'un an, soit la durée de la construction du nouveau planétarium. Elle sera retouchée au gré des fêtes du calendrier. Plantes, oiseaux, et insectes seront déguisés pour plusieurs occasions.

Le projet Espace pour la vie a choisi d'associer la nature à l'art urbain. Qui aurait cru, il y a encore quelques années, qu'une institution à vocation touristique et familiale, oserait se faire représenter par le graffiti, l'art «vandale»? Le vent a tourné. Les enfants et leurs familles ont laissé leurs empreintes sur le sol multicolore le soir de l'inauguration. Plusieurs dignitaires ont laissé leurs traces dans les constellations de la palissade.

LE TRAVAIL DES ARTISTES EN AMONT

L'œuvre, longue comme une promenade, a nécessité des mois de préparation. Avant de revêtir ses couleurs, le projet est passé entre plusieurs mains, plusieurs comités et nécessité un long travail de collaboration.

Au départ, il a fallu préparer une maquette sur ordinateur, qui définit l'aspect final de la fresque. Un travail de création et de précision, réalisé par le graffiteur et graphiste Ènsu. N'est pas graffiteur qui le veut! Pour le devenir, pour être un artiste complet, il doit maîtriser des outils informatiques.

La maquette aura pris deux mois, soit deux fois plus de temps que de peindre le mur! Ce travail a bien failli virer au casse-tête. Plusieurs versions de la maquette se sont succédées avant d'arriver à un accord avec l'équipe d'*Espace pour la vie*.

Pas moins de quatre institutions devaient valider la maquette. Le projet représente un gros morceau, comme le justifie Vanessa La Haye, préposée au marketing: «Ça fait 10 ans que le projet du nouveau planétarium existe. Il y a une grosse pression de la part de tout le monde.»

Incité par son entourage, Ènsu finit par se laisser aller à son inspiration, alors qu'il avait débuté avec plus de retenue. «Il nous faut de la créativité, la patte et le grain de folie du Café-Graffiti», remarque Raymond Viger,

directeur général de l'organisme. Le défi est de taille: faire interagir sur une distance colossale quatre «univers»: le planétarium, le biodôme, l'insectarium et le jardin botanique. Au dernier moment, catastrophe! Un oiseau-vedette de la murale est décédé au biodôme. Le dessin de l'animal a été supprimé, et la portion de maquette entièrement revue. «J'ai envie de peindre sur un vrai mur!» peste Ènsu à la fin du travail conceptuel, prêt à troquer le crayon graphique pour la canette aérosol.

Arpi aussi, a travaillé en amont sur ce projet. C'est à lui qu'est revenu l'honneur de sélectionner l'équipe de graffiteurs, et de trouver les tons de peintures utilisés.

Le 3 août, les graffiteurs commencent enfin le travail. «Ça va être les plus belles semaines de toute ma vie!» disait D-Cae bien avant cette date. Mais plus question de rêver, tout va très vite. C'est l'ébullition au Café-Graffiti. Il faut choisir les couleurs, compter les canettes de peinture, imprimer la maquette, régler les détails de dernière minute et les voilà partis pour 3 semaines de peinture intensive au parc Olympique.

Café-Graffiti rencontre Ènsu et Arpi

LUCIE BARRAS



Où en êtes-vous dans votre carrière artistique?

Arpi: Je suis encore à suer un peu. Je suis toujours sur les bancs de l'école de la vie. J'ai fait du chemin, j'ai un certain bagage et je garde une ouverture sur le futur. Rien n'est écrit d'avance.

Comment vous sentez-vous à l'approche de la peinture de cette fresque?

Ènsu: Je suis pressé de commencer à peindre.

Y'a-t-il des inquiétudes?

Ènsu: Non, il n'y a pas d'inquiétudes,

seulement quelques changements de programme.

Arpi: Je le sens bien. C'est juste ennuyeux que le début du travail soit sans cesse reporté... À ce stade, on se sent un peu comme un pion.

En quoi ce projet change-t-il de ce que vous faites d'habitude?

Arpi: Pour moi, chaque commande est différente. Chaque partenariat est une aventure unique. Et me pousse vers des thématiques que je n'ai pas forcément l'habitude de travailler, ça m'oblige à sortir de ma zone de confort. Chaque projet me

permet de grandir, de m'enrichir, et m'amène à essayer quelque chose de nouveau. Bien qu'on trouve toujours moyen de se faire plaisir.

Ènsu: La différence est que tout est traité en réalisme. Il faut reproduire de vraies photos. En général, je réalise mes propres dessins. C'est un projet commun. Je n'en ai pas l'habitude. J'ai surtout connu des expériences personnelles.

Est-ce que pour vous ça peut être une preuve que le graffiti est de plus en plus accepté par les institutions?

Ènsu: Non. Je pense que pour eux, il s'agit plus d'un projet de décoration. Ils sont conscients que nous sommes graffers, bien sûr. Mais, ils nous ont choisis pour notre technique. Il y a un gros mur à travailler et on fait appel à nous car nous pouvons travailler plus vite à la canette.

Arpi: Depuis le début des graffitis, dans le métro de New York, si tout le monde ne l'a pas accepté, les gens ont bien été obligés de les voir, donc de reconnaître que cet art existe...

Attention, le projet du planétarium est une murale, et il n'y a aucun lien avec le graffiti. Un graffiti, par essence, c'est appliquer un médium sur une surface non préparée. Ça peut être le mur d'un toilette, un wagon de train, mais pas une murale préparée pour l'occasion. Seule la technique est la même, pas l'essence.

Il y a encore du chemin à faire pour que les graffiteurs soient reconnus comme des artistes qu'ils sont. Nous devons travailler deux fois plus fort

UNE NOUVELLE VIE POUR LE PLANÉTIARIUM

Le planétarium de Montréal rue Peel (qui fermera le 10 octobre) a été inauguré en 1966, juste avant l'exposition universelle. Il s'agissait alors du premier planétarium public au Canada, et d'une des quatre institutions du groupement *Espace pour la vie*. Le nouveau planétarium, le Planétarium Rio Tinto Alcan rejoindra les trois musées nature de Montréal, dans le parc Olympique en 2013. En tout, 8000 m² de bâtiment aux airs futuristes accueilleront les visiteurs.

que les artistes classiques pour être légitimes. Et encore...

Quel est le regard des artistes «classiques»?

Arpi: Certains nous prennent pour des vandales tandis que d'autres admirent notre côté marginal et contemporain. Nous sommes autodidactes. Je pense qu'ils adoptent juste un mécanisme de défense, face à une peur, un méconnaissance. Dommage, ils se coupent de quelque chose d'enrichissant. Même si nous faisons toujours mine d'être les plus forts, nous autres graffiteurs gardons une certaine humilité. Personnellement, le travail des autres me remet toujours à ma place. Je sais l'apprécier.

Quelles vont être les étapes?

Ènsu: Nous allons commencer par réaliser les aplats de couleurs, tout le background. Puis, nous allons nous partager les tâches. Mais on n'est pas encore prêts. Je ne sais pas si l'on va peindre tous les 4 en même temps à chaque fois. Ça va être *speed* car on ne peut pas commencer tant qu'on n'a pas l'approbation pour la maquette. Il faut savoir ce que l'on fait avant de commencer à peindre, et que ça ne change plus.

Ce n'est pas frustrant de suivre une maquette?

Ènsu: Non, c'est même intéressant de suivre un dessin précis. Les potes, qui n'ont pas réalisés la maquette, sont contents. Ils vont arriver et pouvoir se mettre à graffer directement, sans devoir réfléchir. Et puis, on a l'habitude d'être contraints à un dessin, c'est comme ça à chaque commande. Et le thème de la nature nous plaît à tous. Moi, en tout cas, ça me parle.

Arpi: Ce qui est frustrant, c'est surtout lorsque la personne qui fait appel à ton savoir faire est indécise sur la maquette. Le plus important, c'est de gagner sa confiance. Si elle

VANESSA LA HAYE, PRÉPOSÉE AU MARKETING POUR Espace pour la vie, REVIENT SUR LA GENÈSE DU PROJET.

«Le projet a été décidé il y a plusieurs mois. Quand la nécessité de poser une clôture pour délimiter les travaux s'est imposée, ma supérieure Sylvie Tousignant a eu l'idée d'une murale. Ça pouvait être fun de parler de nous à travers une oeuvre. La murale est un gros projet par sa taille. Plus symboliquement, il marque la naissance du nouveau planétarium qui compte beaucoup à nos yeux. La palissade permet de souligner en beauté cet événement tant attendu. Nous voulions remplir plusieurs objectifs. Il fallait d'abord quelque chose de beau, d'artistique. Pour le plaisir des yeux de visiteurs, malgré les travaux, nous voulions en profiter pour leurs expliquer qui nous sommes. Ce que représente Espace pour la vie. Enfin, ce projet a une vocation citoyenne. Nous voulions impliquer un organisme de quartier. C'est là que le Café Graffiti est entré en jeu. Le Café Graffiti engage des artistes, et se situe dans le quartier du parc olympique. Il remplit pleinement le mandat.»

Action citoyenne s'exprime

«Au départ, nous n'avons même pas pensé qu'un tel projet pouvait servir à casser des préjugés sur le graffiti. L'idée a même fait grincer les dents de certaines personnes au sein de l'équipe. Mais en découvrant le Café Graffiti, en travaillant aux côtés de graffiteurs, nous avons découvert cet univers. Le jour de l'inauguration, une deuxième équipe de graffiteurs seront avec les enfants. Pour faire en sorte que le graffiti vienne s'inscrire dans un événement institutionnel. Si ça, ça ne vient pas briser quelques limites et quelques idées reçues...»

se sent en confiance, elle va écouter tes idées, repenser à son projet de départ. Après, le jeu, c'est de connaître ce client, et de deviner ce qui lui plaira. Parfois, c'est intimidant d'exposer ses idées, de se mettre à nu devant quelqu'un qu'on ne connaît pas. Une fois que le dessin est validé, le plus dur est fait.

Es-tu conscient que pendant un an, le nombre de touristes qui vont passer devant la fresque se compte en millions ?

Ènsu: J'en parlais justement avec Arpi. Je pense que ça nous sera bénéfique. On ne peut s'empêcher d'y penser. Et ça sera d'autant plus intéressant si on a la chance de voir nos noms quelque part, notamment sur le net. Moi, ce que j'espère, c'est que les touristes prendront des photos, et qu'on va les retrouver sur Inter-

net. Ça va faire des retombées pour nous et le Café-Graffiti.

Arpi: La plus grosse des récompenses, c'est quand ton travail est observé, voire apprécié. Là, pendant le travail, nous serons amenés à parler avec les citoyens. Après, il faut gérer son implication. Savoir doser l'interaction avec le public et ton travail. Les questions sont souvent redondantes. Mais parfois, une question t'amène à voir les choses sous un nouvel angle. C'est intéressant, on ne sait jamais à quoi s'attendre.

La beauté de l'art mural c'est sa gratuité et son accessibilité. On peut la voir, 24 heures sur 24 sans restriction aucune. Le public qui se fait photographier devant une murale crée une interaction qui immortalise l'oeuvre et la rend vivante.

Syndrome de la Tourette

La Danse

COLIN MCGREGOR, PRISON DE COWANSVILLE

En 1983, les policiers en patrouille dans les rues de Londres, en Angleterre, les fameux Bobby, devaient mesurer au moins 6 pieds 1 pouce. La raison: ils ne portaient pas d'arme. Dans ce cas, il est préférable d'être grand et intimidant. Pourtant, nulle part sur la terre on ne rencontre police plus civilisée.

Alors que je déambulais sur Kensington High Street, un jeune Bobby m'a interpellé au beau milieu de la foule de passants. «Puis-je vous aider, monsieur?», m'a-t-il demandé avec courtoisie. «Êtes-vous en détresse? Vous tremblez beaucoup.» Je l'ai rassuré. J'étais simplement fatigué après une journée de travail sur un site de construction, à transporter des briques. Il m'a souhaité une belle fin de journée et a continué son chemin.

Je n'avais pas menti au policier anglais. Mais je ne lui avais pas dit toute la vérité. Je venais d'avoir une attaque du syndrome de la Tourette. Et je ne l'avais même pas remarqué. Ça a toujours été comme ça, dans ma vie. J'ai été diagnostiqué à l'âge de 7 ans par un médecin en avance sur son temps. Mes parents m'avaient emmené le voir après que mes enseignants se soient plaints que je perturbais la classe. Ma famille s'est fait dire que mon cas était une énigme. Personne n'était certain de la cause de mes attaques ou de ce qui les provoquait. C'est toujours vrai aujourd'hui.

Dans les 2/3 des cas, les mouvements involontaires des muscles et, parfois, les exclamations verbales, s'atténuent à l'âge adulte; le syndrome se dissipe mais disparaît rarement. Le pire, c'est durant l'enfance. L'âge où les autres sont le moins sympathiques aux faiblesses de leurs pairs. Quand je tremblais, je pouvais lire la surprise, la curiosité ou l'incompréhension sur le visage des autres. Éventuellement, mes tics ont été pris pour une forme de génie. Dans ma tête, j'appelais ma maladie la danse.

Dans le Québec des années 1960, ma famille était embarrassée par ma maladie. Leur thérapie préférée: m'asseoir sur une chaise et me crier après chaque fois que j'avais des contractions.

Dans le Québec des années 1960, ma famille était embarrassée par ma maladie. Leur thérapie préférée: m'asseoir sur une chaise et me crier après chaque fois que j'avais des contractions. Si j'essayais d'arrêter, quand j'en étais capable, je récoltais un mal de tête.

Un torrent de tics faisait surface quand j'allais me coucher. Mes symptômes se limitaient aux tics. Constants à l'enfance, rares à l'âge adulte. Mes parents invitaient parfois des voisins à venir me voir le soir dans mon lit pour regarder

ce qu'ils appelaient le *show*: mes contractions et mon grincement de dents lugubre quand je dormais. Je me réveillais exténué, trempé de sueur sans savoir pourquoi.

En prison, les tics sont interprétés comme un signe de nervosité. Il est vrai qu'il y a de quoi être nerveux là-bas. Dans votre monde, ceux qui souffrent du syndrome de la Tourette sont autour de vous. Ils vont à l'école, ont des carrières, des amis, rencontrent un partenaire de vie. Mais ils ont souvent des problèmes avec la loi. Ils grandissent frustrés en raison du regard des autres. On pense d'eux qu'ils sont soit saouls, soit fous.

Évidemment, il y a un avantage. Ministre de la Culture en France, l'écrivain André Malraux a souffert de ce syndrome. Il disait que la maladie forçait les lobes de son cerveau à entrer en dialogue. Ça l'a rendu créatif, aventureux. Il a fouillé pour trouver des trésors archéologiques en Indochine et s'est sauvé juste à temps des nazis lors de la Deuxième Guerre mondiale. La Tourette l'a obligé à ne pas chercher une vie normale. Il était, lui aussi, un danseur. Acceptez-les dans votre environnement. Les danseurs apportent de la lumière et de la créativité dans votre monde.

Pour plus d'informations:
Fondation canadienne du syndrome de la Tourette - www.tourette.ca

Schizophrénie

Bienvenue dans mon monde!

FLORENT BABILLOTE

J'ai 15 ans. Dehors, il fait nuit noire. Je dors du sommeil profond de l'enfance. Il pleut à mort. La nuit et la pluie se mélangent, se confondent. Un coup fort sur la porte de ma chambre brise le silence de la nuit. Je m'assieds sur mon lit, interloqué.

Le son revient plus fort, insistant, comme un appel. Intrigué, je me lève et j'ouvre la porte. Le couloir est sombre et immense. Je ne reconnais pas son aspect habituel. Une petite lumière clignote tout au bout de cet étrange tunnel cerné de portes. Effrayé, je me mets à marcher dans ce dédale sans issue.

J'avance toujours en ouvrant chaque porte mais seule l'obscurité totale surgit pour me répondre. Je continue mon triste manège, ouvrir une porte, pieds-nus. J'ai froid, j'ai peur. J'ai envie d'hurler mais je ne peux pas. Une voix étrange sort de la nuit comme pour me guider. Des cris terrifiés résonnent dans le silence.

Mon angoisse m'étouffe. Je veux me sauver et retrouver ma chambre. Quelqu'un crie et m'appelle sans répit. Je ne le connais pas mais lui me connaît. Je tourne sur mes pieds comme une toupie. J'ai mal aux oreilles, à la tête, tout tourne de plus en plus autour de moi.

Avoir su, je n'aurais jamais quitté mon lit.

Aussi, je vous donne un conseil avisé: «Si quelqu'un frappe à votre porte en pleine nuit, n'ouvrez pas, n'ouvrez jamais. Vous ne savez pas qui est derrière!».

Aujourd'hui, je sais, hélas. Mais c'est trop tard. La maladie est venue me voir ce soir d'hiver... Elle ne me lâchera plus.

Le combat est constant mais inégal. J'ai cru en mon passé, je doute du présent et j'ai peur de l'avenir.

Bienvenue dans l'univers obscur de mon ombre, bienvenue dans la schizophrénie.

FLORENT BABILLOTE

Né en 1980, d'un père militaire et d'une mère au foyer, Florent Babilote ressemble à tout le monde: une enfance paisible, entouré et choyé, complice de son frère et de sa soeur.

Étudiant en droit, la pathologie de Florent grandira dans son esprit sans qu'il ne comprenne ce qui lui arrive, jusqu'au jour où, pris d'une bouffée délirante, des voix étranges prennent possession de son esprit. Le diagnostic médical tombe: schizophrénie.

Entouré de toute sa famille, il entreprend l'écriture de son livre qui oscille entre rêve et réalité, comme une lecture attentive de sa vie. Un cheminement qui lui permet de prendre le recul nécessaire pour s'inscrire dans une véritable thérapie.

Livre à paraître sur www.edkiro.fr



L'intervention de crise auprès d'une personne suicidaire

Raymond Viger

Les bases d'une intervention accessible à tous et des références utiles.

Prix: 4,95\$
plus 2\$ taxe
et transport



Opération Graffiti

L'histoire de la création du Café-Graffiti. Une façon intéressante et originale de soutenir le Café-Graffiti dans sa mission.

Prix: 20,00\$
plus 3,55\$ taxe
et transport

Tél.: 514.256.9000

1-877 256 9009

www.editionstnt.com

WWW.refletdesociete.com

Chronique du prisonnier

Condamné à mort

JEAN-PIERRE BELLEMARE, PRISON DE COWANSVILLE

Luc Blain, âgé de 55 ans et condamné à la prison à vie en 1993 pour meurtre, s'est vu condamné à nouveau. Lors d'un examen des poumons à l'hôpital de Sherbrooke, on lui a rendu un verdict de mort. Un cancer rendu à un stade avancé devenu irréversible. Il lui restait moins de 60 jours à vivre. Le choc.

Déjà emprisonné, il devait accepter de rendre son dernier soupir entre les murs d'un pénitencier. Loin de tout ce qu'il chérit, dans un environnement froid et hostile.

Luc se déplace depuis peu en chaise roulante. Il a commencé à fréquenter la chapelle. Je me suis demandé d'où lui venait ce soudain intérêt pour les « bon-dieuseries ».

Ce changement de comportement a piqué ma curiosité. Je me suis rapproché de lui pour comprendre. Il m'a mis au fait de son diagnostic. Je lui ai demandé de m'accorder une entrevue pour le magazine *Reflét de Société*. Il a accepté malgré son état de santé qui ne cesse de périlcliter. Depuis l'annonce de cette terrible nouvelle, trente jours sont déjà passés. Au moment où j'écris ces lignes, il lui reste moins d'un mois à vivre, et lorsque vous lirez ce texte, la mort aura réclamé son dû.

Je voulais savoir, dans une situation semblable, ce qui pouvait se passer dans sa tête et dans son cœur. Pour

son corps, la réponse est déjà écrite. Engager la conversation avec Luc, alias Pacha, est difficile. Sa façade extérieure dégage une colère sourde qui bouscule, intimide et effraie. Mais c'était avant... de savoir que toute cette mécanique de défense ne pourrait plus le protéger devant cette implacable fatalité.

Luc est souvent revenu sur les regrets de ses actes passés. Plus particulièrement sur le meurtre commis. La victime, vendeur de drogue comme lui, le terrorisait à tel point qu'il en a perdu sa capacité de raisonner lors d'une bagarre qui a dégénéré en meurtre.

Je lui ai décrit un peu mon travail et le genre de lectorat que nous avons. Je trouvais important qu'il laisse quelque chose d'autre qu'un numéro de dossier derrière lui. Je l'ai averti que ce texte devait obtenir l'approbation de mon rédacteur et du comité de rédaction.

Il sait que cet article ne sera publié qu'après sa mort. Il a accepté. Assis sur le coin de mon lit, il m'a indiqué sa seule exigence: envoyer une revue à son frère pour qu'il la remette à sa fille unique. Son premier legs s'adresse à sa fille: malgré ses absences durant son incarcéra-

tion, il n'a jamais cessé de l'aimer de tout son cœur.

Quelques questions m'ont paru importantes à lui poser mais j'ai respecté au mieux la manière et le langage utilisés.

Luc est souvent revenu sur les regrets de ses actes passés. Plus particulièrement sur le meurtre commis. La victime, vendeur de drogue comme lui, le terrorisait à tel point qu'il en a perdu sa capacité de raisonner; une bagarre qui a dégénéré en meurtre. «C'était lui ou moi.» La réponse s'est exprimée à travers son instinct



MABI

de survie. Vous pouvez le juger mais pas le condamner, car c'est déjà fait.

J'ai manqué ma vie. Un constat d'échec: j'ai tout manqué. J'espère que ma fille ne fasse pas des choix pour se faire accepter par les autres. Qu'elle mène une bonne vie, qu'elle trouve sa propre voie. Je n'ai jamais cessé de l'aimer de tout cœur.

J'espère que les toxicomanes arrêtent tout de suite avant qu'il ne soit trop tard, qu'ils suivent une cure. J'aime-

rais dire aux jeunes de ne pas toucher à ça, ils vont rater leur vie. Restez vous-mêmes, restez normal.

J'ose lui demander s'il va mourir en prison. Pacha change rapidement d'attitude, il essaie de se convaincre qu'il sera libéré pour cause humanitaire. La réalité est que plusieurs meurent en prison sans obtenir de libération. Je le lui rappelle avec maladresse. L'administration d'un pénitencier transige avec un ordinateur et non avec un cœur. Je vois très bien dans

ses yeux qu'il voudrait être ailleurs. Je ne sais pas quoi répondre...

Exténué, Pacha est reparti dans sa cellule pour se reposer. Le temps passe si vite quand il en reste si peu.

Pacha est décédé au milieu d'août 2011. Un reportage que je n'aurais pas pu mettre à terme. Je voulais tout de même prendre ce court instant pour souligner son départ et permettre de lancer son message d'amour à sa fille unique.

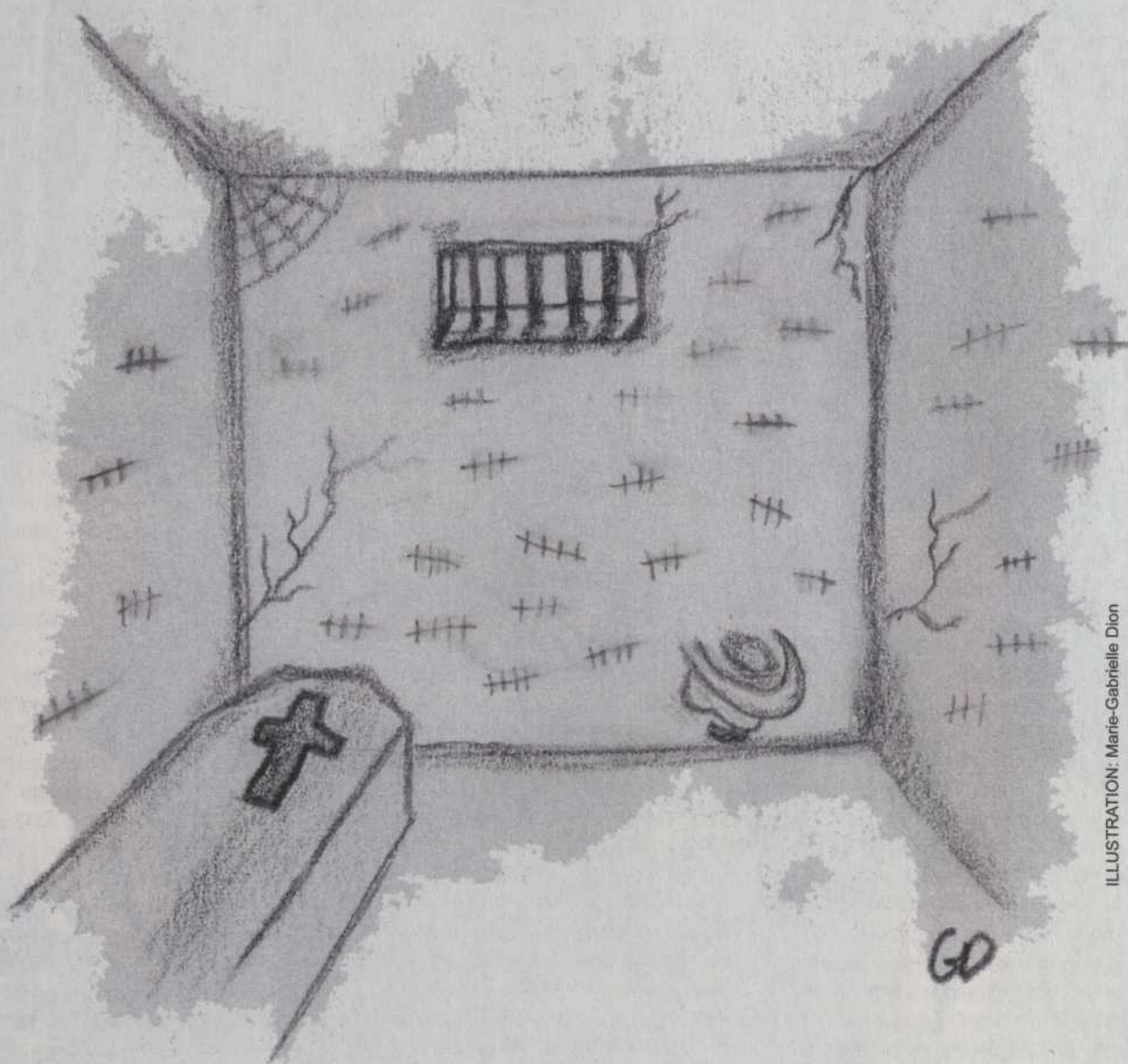
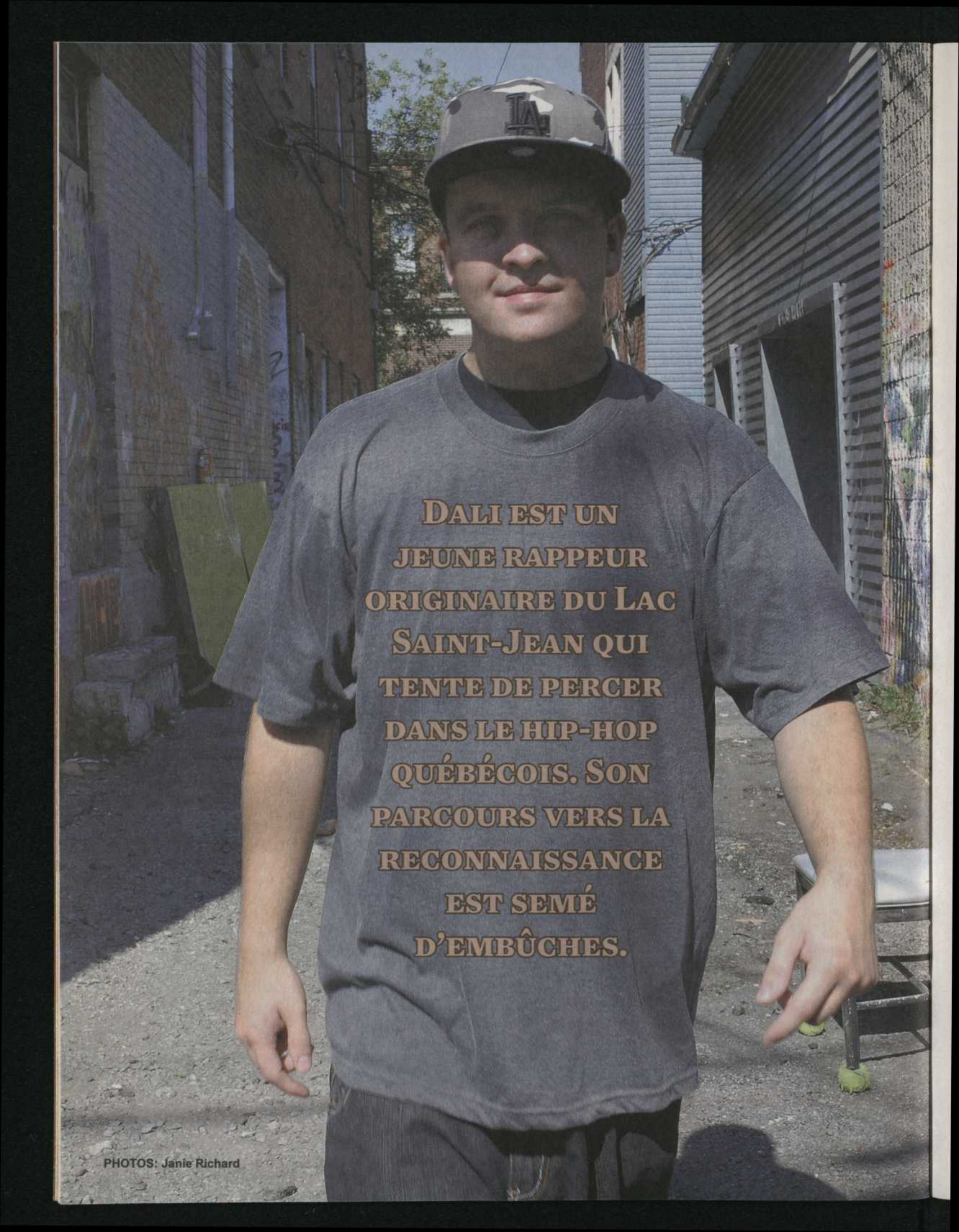


ILLUSTRATION: Marie-Gabrielle Dion

A young man stands in the center of a narrow alleyway between brick buildings. He is wearing a black baseball cap with a white 'LA' logo and a grey t-shirt. The t-shirt features a large block of text in a gold, serif font. The alleyway is paved with gravel, and there are some green objects on the ground to the right. The lighting is bright, suggesting a sunny day.

**DALI EST UN
JEUNE RAPPEUR
ORIGINAIRE DU LAC
SAINT-JEAN QUI
TENTE DE PERCER
DANS LE HIP-HOP
QUÉBÉCOIS. SON
PARCOURS VERS LA
RECONNAISSANCE
EST SEMÉ
D'EMBÛCHES.**

Le rap du Lac Saint-Jean

DOMINIC DESMARAIS

Dali ne se destinait au rap. Né de parents voyageurs et hip-pies qui habitent La Prairie, en Montérégie, il suit sa mère au Lac Saint-Jean à la séparation du couple. Dali a 5 ans. Sa mère, affectée par cette rupture, est hospitalisée. Dépressive et bipolaire, elle retourne au bercail vivre avec ses parents et son frère. «J'adorais ça, vivre chez eux! Ma grand-mère supportait ma mère dans son rôle, auprès de moi. On me parlait de ses problèmes. Je voyais ses hauts et ses bas. Mais elle était quand même présente pour moi», se rappelle le jeune homme qui, plus que l'état de santé de sa mère, était préoccupé par l'absence de son père.

Chez ses grands-parents, Dali est entouré d'amour. Il s'y sent chez lui. Puis, un an et demi plus tard, sa mère va mieux. Elle refait sa vie avec un autre homme. Un autre déménagement pour le jeune Dali qui quitte le Lac Saint-Jean pour le Saguenay.

De cette union, qui dure trois ans, Dali reçoit en cadeau un demi-frère. Il affectionne son beau-père. Mais l'idylle tourne au vinaigre. Sa mère apprend que son amoureux la trompe. Dali prend parti. «J'étais fâché contre lui. Je sentais la frustration de ma mère.» Autre rupture, autre hospitalisation pour sa mère. La sensibilité à fleur de peau, elle rechute. Dali et son demi-frère l'accompagnent à Alma, dans le giron familial. Dali a 10 ans. Il doit à nouveau quitter pour une autre école.

ÉVASIONS MONTRÉALAISES

Dali n'a pas coupé les ponts avec son père. Il lui rend visite de temps à autre, les fins de semaine ou lors des vacances scolaires. Son père qui habite Montréal, l'accueille à bras ouverts.

C'est en visite dans la métropole que Dali tombe en amour avec le hip-hop, qu'il ne connaît pas. «C'est avec la sortie de *La force de comprendre* du groupe Dubmatique, un album fort du hip-hop québécois qui a permis au rap de sortir de l'underground que je me suis intéressé à la culture.» Dali a 10 ans. Avec son père, il va voir des spectacles et des événements hip-hop. Il achète toutes les revues qui parlent de cet art et des vêtements associés.

«J'aimais faire de la musique mais je n'avais pas d'argent. Pour le rap, tu n'en as pas besoin. Ça prend seulement du papier et un crayon.»

- Dali

Lors de ses escapades chez son père, Dali s'accroche les pieds au Café-Graffiti. «Je ne savais pas dans quelle branche du hip-hop me diriger. J'ai suivi quelques cours de breakdance. Mais j'ai finalement opté pour le rap. Ça me libérait de ce que je vivais. J'avais besoin de prendre la parole pour dire que j'existe. J'aimais faire de la musique mais je n'avais pas d'argent. Pour le rap, tu n'en as pas besoin. Ça prend seulement du papier et un crayon. Et avec de la pratique et de la volonté, chacun peut développer son talent.»

LES PREMIERS PAS D'UN RAPPEUR

Dali fait figure d'extraterrestre à Alma. La culture hip-hop n'a toujours pas pénétré la contrée des bleuets. Avec son accoutrement de rappeur, il fait rire. «C'était dur. Au Lac Saint-Jean, il n'y en avait pas de hip-hop. Je me faisais écoeurer à cause de mon style marginal.»

Ses amis lui enregistrent des musiques instrumentales sur CD pour qu'il y rajoute ses propres textes. «Mes amis ne connaissaient pas ça, ce sont des rockers», dit-il en esquissant un sourire amusé. Dali faisait ses premiers pas comme rappeur en tâtonnant. «J'ai commencé à écrire. Mais ça ressemblait plus à de la poésie parce que je ne savais pas comment on faisait du rap.

J'écrivais des textes introspectifs ou sur mon amour du hip-hop.»

Les années passent et la passion de Dali, devenu adolescent, grandit à vue d'œil. Le hip-hop n'était pas un amour de passage, une mode. Il perfectionne son style, continue à s'informer de tout nouveau développement au sein de la communauté hip-hop québécoise. Principalement lors de ses virées montréalaises.

Puis arrive dans son univers une éclosion de talents qui l'interpellent. Alors que le précurseur Dubmatique utilisait un français international, les Sans-Pression, Muzion et Yvon Krevé montrent qu'il est possible de rapper en québécois. «À ce moment, le rap joual commençait. Ça m'a inspiré. Je pouvais rapper dans ma langue. Et j'ai voulu qu'il y ait du rap chez nous, au Lac Saint-Jean. Ça m'a motivé à écrire encore plus et à faire des spectacles.»

En 2003, à 15 ans, Dali s'apprête à faire le grand saut. Pour la première fois de sa vie, il monte sur les planches lors du *Secondaire en spectacle*, un show amateur où les élèves de son école expriment leur talent. «J'ai bien aimé ça. Ça m'a montré que j'étais capable! Et ça m'a donné envie d'en faire d'autres. Même si j'ai eu un blanc de mémoire majeur. J'ai oublié ma chanson! Il a fallu que je fasse reprendre l'instrumental 2 fois!» Une prestation imparfaite qui brise la glace et lui donne confiance. Il en reçoit une mention honorable parce qu'il est le seul à avoir composé les paroles de sa chanson, qui aborde ses difficultés familiales et sa vision de la société.

L'engouement de Dali est à son paroxysme. Il veut se donner en spectacle. «Je voulais faire des shows à l'école, dans des festivals. La Maison de jeunes d'Alma m'a aidé à en organiser. Je ne voulais pas monopoliser la scène pendant 2 heures. C'est rare un spectacle hip-hop d'un seul artiste. Et je voulais créer des opportunités pour d'autres jeunes à prendre de l'expérience de la scène.» Si au Lac Saint-Jean le hip-hop tarde à prendre sa place, le Saguenay est déjà dans le train du rap. Dali invite des groupes de Chicoutimi à se produire dans les spectacles qu'il organise avec la Maison de jeunes d'Alma, au Belvédère.

REJETÉ PAR SA MÈRE

Le monde de Dali s'effondre en mars 2004, alors qu'il est âgé de 16 ans. En rentrant de l'école, il est attendu devant la maison par son beau-père des six dernières années. Il a un message pour lui. «T'habites plus ici à partir de maintenant. On se revoit dans une couple d'années.» L'homme lui remet une pièce de 2\$ en lui disant, tout bonnement: «Arrange-toi.» Dali a trop peur pour aller chercher ses



effets personnels. Il appelle son oncle qui accepte de l'héberger et, plus tard, d'aller récupérer ses vêtements pour lui. Dali se sent rejeté par sa mère. Mais il ne se sent pas coupable. Il n'a jamais été un enfant à problèmes. «Je ne me suis jamais battu, je n'ai jamais volé quoi que ce soit. Moi, je voulais faire des spectacles, une carrière. Je ne voulais pas de problèmes qui m'empêcheraient de faire ce que je veux.»

Le conflit avec son beau-père couvait depuis des années. Au début de la relation, en 1998, Dali était bien heureux pour sa mère. D'un naturel ouvert et accueillant, héritage de la culture hippie de ses parents, Dali voyait d'un bon œil le nouveau ménage de sa bien-aimée mère. Mais, peu à peu, le nouveau venu montre ses tendances manipulatrices et possessives. «Il a commencé à avoir des problèmes avec la famille de

ma mère. Je voyais qu'il ne voulait pas être dérangé dans leur relation. Dès que quelqu'un de la famille se mêlait de leurs affaires, il le barrait. Ça a commencé avec mon oncle, celui qui m'a accueilli quand j'ai été mis à la porte. Puis, ce fut au tour de ma grand-mère, quand elle a voulu savoir pourquoi il avait coupé les ponts avec mon oncle. Elle a été barrée. Finalement, c'est toute la famille de ma mère qui a été coupée. Ça s'est fait un par un.»

Pour l'adolescent, la situation familiale était difficile à vivre. Sa mère ne voulait plus voir les membres de sa famille qui l'avaient aidée lors de ses épisodes de dépression. Dali, lui, ne s'empêchait pas de rencontrer ses grands-parents. «Mais mon beau-père m'en voulait de continuer à les voir. Pour lui, j'étais du bord de la famille, pas du sien et de ma mère. Mon demi-frère était parti vivre avec son père. Il a été barré lui

aussi. Je n'ai pas eu de nouvelles de lui pendant longtemps.»

Peu avant la rupture définitive d'avec sa mère, Dali est témoin de l'agressivité de celui qu'il appelle le manipulateur. «Mon père est venu nous rendre visite. Le chum de ma mère lui a sauté dessus. Il lui a ouvert le visage. Mon père a eu 6 points de suture. Après, il est devenu agressif envers moi. C'est pour ça qu'il a fallu que je parte.»

LA DPJ S'EN MÊLE

Dali termine son année scolaire en habitant chez son oncle. Puis, à la fin des classes, son bon samaritain lui apprend qu'il ne peut le garder plus longtemps. Comme son père est à l'extérieur à travailler sur un navire marchand, il n'a personne pour le garder. La DPJ est saisie. «J'ai revu ma mère en mai. Elle a clarifié la situation avec la DPJ. Son chum et elle ont dit qu'ils avaient un conflit avec la famille et que je continuais de les

fréquenter contre leur volonté. Et ils ont dit que le temps était venu pour moi d'aller vivre avec mon père. C'aurait été correct si ça s'était passé à la fin de l'année, mais ça a été brusque. Ma mère ne voulait pas me reprendre. Il fallait me trouver une famille d'accueil d'ici à septembre, quand mon père serait de retour.»

C'était il y a sept longues années. Et depuis, Dali n'a plus jamais parlé à sa mère. «Je trouve ça difficile. Je l'aimais, avant. Mais là, c'est comme si elle était morte, pour moi. Ça me frustre. Mais je ne lui en veux pas. Elle est libre de ses choix. Mais tant qu'à la voir avec cet homme, renfermés comme ils sont, j'aime mieux ne pas y aller.»

Avec le recul, Dali est conscient que l'abandon de sa mère lui a fait mal. «Je me rends compte que j'ai de la difficulté à approcher les filles. C'est inconscient, mais j'ai peur d'être rejeté. Je suis moins confiant.»





Quand le gang...

La vie d'un *Blood* en Général

Le business de la guerre

Journal intime d'un membre de gang de rue qui veut s'en sortir. Général, membre très actif d'un gang de rue, change son fusil d'épaule et quitte le gang. À travers l'histoire de Général, Reflet de Société raconte la vie dans un gang de rue.

DOMINIC DESMARAIS

La vie de Général dans les gangs de rue a commencé au primaire, alors qu'il s'amusait à personnifier ses aînés. Puis, dès le secondaire, il s'identifie aux plus vieux en se bagarrant avec les ennemis de son clan. En vieillissant, Général est initié à la criminalité par le biais de son gang. La guerre prend un nouveau sens. Il ne défend plus une famille mais un butin. À mesure que l'argent entre, les ennemis se multiplient.

Général passe son adolescence à vouer une haine à ses ennemis, les Bleus. Petit à petit, il est embrigadé par les plus vieux qui l'initient au crime: vol, recel, vente de drogue, passage à tabac, incendie de commerces.

Sa rage se détourne peu à peu de ses rivaux. Il commence à prendre conscience de son goût pour l'argent. Il aime l'indépendance qu'il s'achète et le regard respectueux qui l'accompagne. À 17 ans, il n'écoute plus ses parents et s'éloigne de la maison. Il est un adulte qui gagne fort bien sa vie. Il couvre ses petites amies de cadeaux, s'offre une voiture de l'année, des bijoux, des vêtements. Il a de la classe. Ses amis, avec qui il roule, vivent de la même façon. Quand il les regarde, il voit sa réussite. Un dur au portefeuille bien garni qui a tout ce qu'il désire.



ILLUSTRATION: Janie Richard

«J'ai remarqué que le danger et l'argent, ça attire le monde. Surtout les femmes! À chaque soir on faisait le party. On préparait nos crimes en chillant.» Le clan de Général compte quelque 70 membres. Le jeune voyou a l'embarras du choix s'il a envie de s'amuser. Et il possède

l'argent pour festoyer comme il l'entend. «Je pouvais appeler un ami qui était déjà avec 5 gars. J'en appelais un autre, et c'était la même chose. Finalement, on se retrouvait à 30! On sortait et on ne faisait jamais la file. On pouvait dire n'importe quoi, faire du vacarme, être détestables,



prendre toute la place dans le bar, personne n'osait nous dire de sortir. À Montréal-Nord, aucun bar ne pouvait nous refuser.» Général et son gang agissaient comme des tyrans même sur leur territoire. Rien à voir avec la guerre contre les Bleus où ils se posaient en défenseurs de leur quartier. La guerre changeait de visage.

La famille rouge se soude contre l'ennemi mais agit selon les intérêts de chacun. Il n'y a pas de structures, d'organisation. Les jeunes se rassemblent selon leurs amitiés et leurs affinités. «Il y en a qui veulent juste porter un gun. Ils entrent dans le gang avec leur haine. Ils sont là pour la violence. Ils veulent juste commettre des crimes. D'autres veulent une appartenance. Moi, c'était l'argent. J'étais plus un hustler qu'un trigger happy (gâchette facile). Mon crew, c'était le cash en premier.»

Au début du secondaire, Général se levait le matin pour mater du bleu à l'école. À la fin de son adolescence, c'est au pognon qu'il pense en se réveillant. «Moi je me lève le matin et je me dis: je veux une voiture. Mais si je n'ai pas gagné d'argent de la journée, je n'en dors pas! Ce n'est pas tout le monde qui fait de l'argent. Faut être wise, faut le vouloir. La majorité des membres de gang, je dirais 60 %, est pauvre. Vraiment pauvre. Ils dorment au gaz, ils ne font que traîner. Ils n'y pensent pas jour et nuit. Ils vivent dans la rue, vont dormir d'un appart à l'autre, chez des amis. On est une minorité à avoir un appart, un condo, une maison. Ceux qui traînent dans le métro, les petits revendeurs, ce ne sont pas des leaders. Ils ne sont pas sérieux.» Les centres d'intérêts des membres divergent en vieillissant. Les unions d'hier, la cause, s'effritent.

Le gang de Général cherche un territoire plus vaste à contrôler pour écouler sa drogue. Une drogue qu'il achète toujours aux plus vieux de son clan, la première génération des Rouges. De tous les groupuscules de sa génération, celui de Général roule le plus. «On faisait plus d'argent que les autres. Et on était les plus fous. Ça roulait. Le centre-ville, le West Island, Montréal-Nord. Juste avec 5 gars solides, tu peux contrôler un territoire. Et appeler du renfort au besoin.»

«On faisait plus d'argent que les autres. Et on était les plus fous. Ça roulait. Le centre-ville, le West Island, Montréal-Nord. Juste avec 5 gars solides, tu peux contrôler un territoire. Et appeler du renfort au besoin.» - Général

Quand il ne s'occupe pas lui-même de régler tout contentieux, le petit groupe de Général n'a qu'un appel à faire pour dénicher un membre qui peut faire un vol, intimider une personne ou même la descendre. «N'importe qui du groupe peut prendre une décision. Mais on les prend généralement ensemble. On s'appelle.»

Avides, Général et ses amis lorgnent du côté de la rue Saint-Denis, une artère importante à Montréal, pour agrandir leur territoire. «On savait que la rue appartenait aux motards. On y est allé à 20 pour attirer leur attention, montrer qu'on était là.

On vendait notre drogue. Jusqu'à ce que le boss du quartier nous aperçoive. Alors, on le confrontait. Et d'habitude, il n'y a pas grand monde pour s'opposer à lui.» Le groupe utilise un camé pour qu'il appelle son fournisseur et attend

son arrivée. Ils l'ont ligoté et appelé son patron devant l'otage. «Si le boss ne voulait pas céder son territoire, on faisait passer notre message en battant son pusher.»

Général n'a pas d'émotion, quand il raconte cette partie de sa vie. Pour lui, c'est business as usual. «Nous, on tapait tout le monde. On s'en foutait, qu'ils aient des patchs. On était un gang, nous aussi. On a tapé deux ou trois de leurs gars. Ils ont dit ok, mais ne touchez pas à la rue Saint-Laurent. Vous abuseriez. C'est des guerriers, les motards», dit-il avec respect.

Général et son groupe, en plus de leurs visées expansionnistes, doivent protéger ce qu'ils contrôlent. Ce qu'ils ont fait aux motards, sur St-Denis, d'autres les imitent pour leur voler ce qu'ils possèdent.

Si l'un de ses jeunes vendeurs se fait tabasser par des ennemis qui lui envoient un message, Général doit réagir. «Je n'ai pas d'autre choix que de répliquer. Sinon, mon jeune n'aura plus confiance en moi. Et les autres non plus. On devait régler le problème. Dans ce milieu, tu sais qui ne t'aime pas, qui te surveille. C'est facile de faire parler quelqu'un. Si on juge que ça prend une raclée pour se faire comprendre, on le fait. Mais ça peut mal tourner. Car si on débarque dans un endroit et que les gens sont armés, tout peut arriver.»

Général et son gang se battent pour leur business d'abord. Ils marchent sur les plates-bandes des Bleus, des motards et de la mafia. Et leur affiliation aux Rouges les amène aussi à épouser les guerres des autres membres du clan. Les business des uns créent des problèmes à tous. «Les motards n'ont peur de rien. Ils



Quand le gang rapporte gros

ont des gangs qui existent juste pour tuer. Ils sont aussi salauds que nous. Eux aussi vont tirer dans le tas, peu importe qui est là. Ça a été nos plus grosses guerres. En fait, la guerre avec les motards a duré un an. C'était celle des plus vieux Bloods.» Général parle avec respect de ces ennemis avec qui il a croisé le fer. Mais le ton change quand il aborde le sujet de la mafia.

«Ce sont des peureux! Côté bagarres, ils ne peuvent pas répondre. Ils ont beaucoup plus que nous à perdre. On peut détruire leurs commerces. Eux ils peuvent juste nous tuer. Et ça va leur coûter 50 000\$ pour engager un

tueur qui va assassiner un seul gars! Nous, ça ne nous prend rien! Pendant la guerre avec les Italiens, en une soirée, on leur a brûlé sept bars! Ils perdent beaucoup. Ce qui les sauve, c'est qu'ils sont partout. Ils ont la police et les politiciens dans leur manche.»

Mais l'ennemi, quand on fait la guerre pour l'argent et le pouvoir, peut prendre les traits d'un ami. Même au sein de la famille, les frictions surviennent. Le meilleur ami de Général, très ambitieux et productif, s'est fait tirer dans la jambe par l'un de leurs bons camarades après que celui-ci lui ait fait comprendre qu'il ne rapportait pas assez d'ar-

gent. «Ils sont restés les deux dans le gang mais ils ne se parlent plus. Ça a divisé le groupe. Ils se parlaient dans le dos. Mais on vient de la même clique. Celui qui a tiré, on lui a fait comprendre qu'on n'était pas d'accord avec son acte. Je ne le voyais plus autant, après. Il a pris son trou.»

Le cycle des générations se poursuit. Les amis de Général, avec leur business, vont se distancer de la guerre, mauvaise pour les affaires. Ils vont laisser aux plus jeunes le soin de faire les mauvais coups pendant qu'ils font fructifier leur argent. La violence se poursuit.



Les toiles des artistes urbains, vedettes des vitrines Simons

Pour la septième année consécutive, les artistes du Café-Graffiti, ont exposé...

14 artistes du Café-Graffiti ont exposé 35 de leurs toiles dans les vitrines des magasins Simons, à travers le Québec.

Un vernissage peu commun, le 2 août dernier, a donné le coup d'envoi de six semaines d'exposition. L'occasion pour les 14 artistes de se faire connaître du grand public.

Cinq boutiques ont ainsi servi d'écrin aux œuvres d'art urbain, à Montréal, Québec, Sainte-Foy, Saint-Bruno et Laval.

Le catalogue de l'exposition est disponible en ligne et les œuvres disponibles à l'achat.

Pour découvrir d'autres œuvres des artistes-graffiteurs du Café, rendez-vous au 4237, Sainte-Catherine à Montréal.

Le Café-Graffiti est ouvert au public du lundi au vendredi, de 9h à 17h.



CAFÉ-GRAFFITI
:net

simons



POUR CULTIVER SON JARDIN INTERIEUR,,,

Des livres à découvrir...

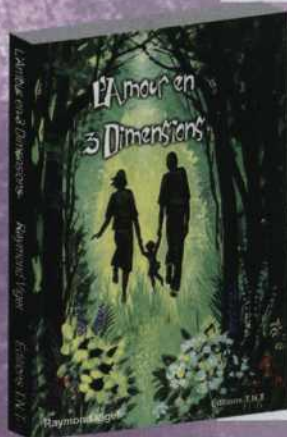


À la suite de plusieurs expériences douloureuses, l'auteur présente l'accouchement de son enfant intérieur. En quête de sérénité, il se laisse guider par cet enfant. Ce roman est le premier d'une trilogie présentée dans sa version originale. Il a été réécrit pour être inclus dans l'Amour en 3 Dimensions qui présente la trilogie complète.

«Quand un homme accouche» Raymond VIGER ...9,95\$

On ouvre ce recueil au hasard et on se laisse bercer par ses textes remplis d'émotions et de sagesse. Chaque histoire nous permet de découvrir les différentes émotions qui nous habitent. Une aide lorsque nous traversons une période de crise, un soutien vers l'expression de nos émotions qui nous habitent.

«Après la pluie... Le beau temps» Raymond VIGER ...9,95\$



Par ce roman, l'auteur nous présente différentes facettes de l'amour. Chaque événement qui nous bouscule apporte un petit cadeau qu'il nous faut découvrir. Tantôt humoristique, tantôt teinté d'émotions, ce roman nous enseigne quelque chose de magique.

«L'amour en 3 Dimensions» Raymond VIGER ...19,95\$

Au Québec

Disponible dans toutes librairies.

En ligne www.editionstnt.com

Par la poste 4233 Sainte Catherine Est Montréal.

Qc H1V 1X4 (514) 256-9000

(Ajouter 2,95\$ pour la taxe et les frais de livraison)

Pour l'Europe

Librairie du Québec www.librairieduquebec.fr

30, rue Gay Lussac F-75005 Paris

tél: 331.43.54.49.02 / Carrefour des Mondes

89700 Tonnerre France

tél: 33.386.75.91.30 carrefourdesmondes@orange.fr

ÉDITIONSTNT



**EN ACHETANT UN T-SHIRT OU UN SWEAT-SHIRT
DU CAFÉ-GRAFFITI,
VOUS SOUTENEZ NOTRE INTERVENTION
AUPRÈS DES JEUNES.**



GRANDEUR: S • M • L • XL

Prix:
9,95\$

plus 3,55\$ taxes et transport

GRANDEUR: S • M • L • XL

Prix:
19,95\$

plus 6,95\$ taxes et transport



**MERCI DE MONTRER VOS COULEURS
ET POUR VOTRE SOUTIEN.**

Tél.: 1.877.256.9009

Tél.: 514.256.9000

www.editionstnt.com

journal@journaldelarue.ca